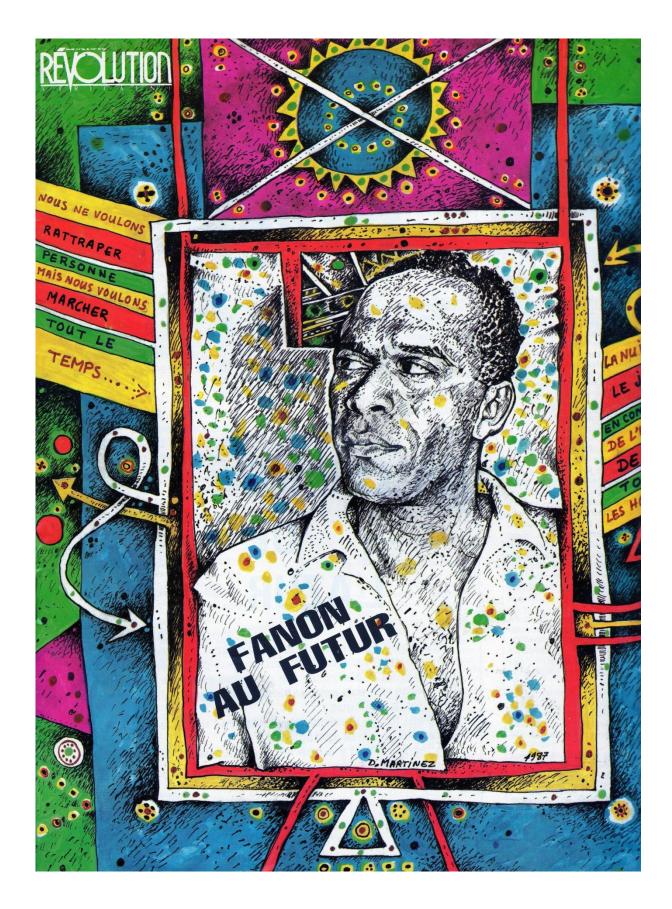
DOSSIER Frantz FANON Une pensée monde

par Christiane CHAULET ACHOUR

Mai-septembre 2019



Couverture de l'hebdomadaire *Révolution Africaine*, par Denis Martinez, peintre algérien, pour le colloque international à Riadh el Feth (Alger) en novembre 1987

Ce dossier a été élaboré pour la revue *A Littérature-Action*, n°5, mai-septembre 2019, publié par MARSA publications, animations. Il n'en est qu'une partie. Le numéro complet qui traite d'autres sujets et créateurs (254p.) peut être acquis auprès de la revue (site : http://www.revue-a.fr).

J'en ai assuré la coordination. Je donne les textes recensés. Par rapport au dossier de la revue, n'ont pas été repris quelques additifs et modifications, de nombreuses photos et illustrations, ainsi que la pièce de théâtre qui l'accompagne de Thérèse BONNETAT, *Billes de verre*, *éclats de plomb* qui a tenté une confrontation entre Antonin Artaud et Frantz Fanon.

Ce dossier prend la suite de mes contributions antérieures et de celles que j'ai coordonnées dont on trouvera les références sur mon site aux « ouvrages » et aux « articles ». Il a toutefois été précédé d'un ouvrage récent, édité à Alger par Casbah éditions, en 2019, *Dans le Sillage de Frantz Fanon*.

En 2011, pour le cinquantenaire de la mort de Fanon, j'avais assuré la coordination d'un numéro spécial sur Frantz Fanon de la revue *Algérie Littérature Action*, *Fanon et l'Algérie*, « *Mon Fanon à moi* ».



Sommaire

- *Présentation
- *Fanon Instantanés
- *Paroles d'Olivier Fanon
- *Poème d'Henri Corbin
- *Daniel Maximin Incitation de lecture
- *Tassadit Imache : « L'élan de la vie contre tout ce qui le paralyserait »
- *Poème d'Aimé Césaire
- *Alice Cherki A propos des textes psychiatriques de F. Fanon Préface à l'édition américaine
- *Christiane Chaulet Achour : Alice Cherki, Frantz Fanon, suite...
- *John Edgar Wideman, Le Projet Fanon: Catherine Simon, Christiane Marcandier
- *Messaoud Benyoucef: Bouba Tabti-Mohammedi
- *Anouar Benmalek ou l'assainissement du passé : Salah Ameziane
- *Fanon, présence actuelle : Afifa Bererhi
- *Jacques Coursil: Oratorio pour Fanon
- *Hassane Mezine, Fanon Hier, Aujourd'hui, film (2018)
- *Films et créations musicales
- *Abécédaire sélectif : 20 contributeurs revues et ouvrages collectifs
- *Deux poèmes algériens : Kateb Yacine (1962) « Mourir ainsi c'est vivre » et Amin Khan (2011) « Fanon, homme libre »

« Je ne suis pas un cœur aride, je ne suis pas un cœur sans pitié, je suis un homme de soif bonne qui circule fou autour de mares empoisonnées »

Aimé Césaire

Bien qu'il ne soit pas difficile aujourd'hui de connaître le parcours de vie de Frantz Fanon, un rappel concis de cette vie exceptionnelle n'est pas inutile. Car ces trente six années sont porteuses de nombreux enseignements dès lors qu'on dimensionne les faits recueillis par une mise en contexte éclairante.

*

Frantz Fanon est né le 20 juillet 1925 à Fort-de-France (Martinique), troisième enfant d'une famille qui en comptera huit, famille de la petite bourgeoisie sans moyens excessifs mais sans misère par rapport au niveau socio-économique d'autres Martiniquais. La Martinique est alors une des colonies des Antilles françaises, son statut de Département d'outre-mer date de 1946. Il fait ses études secondaires au lycée Schœlcher où Aimé Césaire devient, par le biais de son frère Joby, son professeur de français. En 1943, comme d'autres jeunes Martiniquais, Frantz part en dissidence, par l'île voisine de la Dominique, pour rejoindre les Forces Françaises Libres : il arrive au Maroc, puis en Algérie et enfin débarque à Toulon. Il est blessé en traversant le Rhin. Cette participation marque la fin de ses illusions quant à la « Mère Patrie ». Après sa démobilisation et sa réussite au baccalauréat en Martinique, il s'inscrit en médecine à Lyon. Il obtient un diplôme de médecine légale et de pathologie tropicale, se spécialise en psychiatrie et passe une licence de psychologie. Il suit parallèlement des cours de philosophie et de Lettres. Il se marie en 1952 et édite aux éditions du Seuil son premier essai, Peau noire, masques blancs. Il choisit d'aller à Saint-Alban comme interne dans le service du D^r. Tosquelles, républicain espagnol exilé, car il sait qu'on y expérimente des méthodes nouvelles en psychiatrie. Il présente le concours du médicat des hôpitaux psychiatriques. L'ayant obtenu, il fait une demande pour un poste en Afrique (Sénégal et Algérie). C'est dans ce pays qu'il est nommé, en novembre 1953, médecin-chef à l'hôpital psychiatrique de Blida-Joinville : il y transforme la vie des malades et prend la mesure des profonds traumatismes qu'engendre le régime colonial. Il sollicite le chanteur chaâbi, Abderrahmane Aziz, pour collaborer avec lui auprès des malades. Il a très vite des contacts avec des militants nationalistes de la base. Dès 1954, il soigne, héberge, cache des militants, des responsables de la Wilaya IV. En juillet 1956, il envoie une lettre de démission à Robert Lacoste, ministre résident en Algérie. Il est expulsé d'Algérie. Les contacts sont pris avec la direction de la résistance algérienne ; il rejoint Tunis, s'engageant totalement dans ce combat qu'il fait sien, en tant qu'Algérien, choisissant l'Algérie comme patrie. Tout en continuant à exercer son métier de psychiatre, central dans sa pratique et dans ses écrits, il travaille au département Information à Tunis avec Abane Ramdane, Redha Malek, Pierre Chaulet et d'autres. Il fait de brefs séjours au Maroc. Il est membre de la rédaction d'El Moudjahid. En 1959, il publie chez Maspero à Paris, L'An V de la Révolution algérienne (Sociologie d'une révolution). En janvier 1960, le GPRA le nomme représentant à Accra : il effectuera différentes missions en Afrique. En décembre 1960, il se sait atteint d'une leucémie mais ne ralentit pas pour autant ses activités. Il meurt le 6 décembre 1961 aux Etats-Unis. Selon son vœu, son corps est ramené à Tunis et enterré en terre algérienne. De février à mai, il a écrit Les Damnés de la terre qui paraissent, à Paris, juste avant sa mort, avec une préface de Jean-Paul Sartre. L'essai, interdit en France dès sa parution, aura une fortune considérable à travers

le monde. Après sa mort, François Maspero, aidé de Josie Fanon et d'autres proches, rassemble des textes publiés dans des revues et dans *El Moudjahid* ou des textes inédits dans *Pour la révolution africaine* (Maspero, 1964).

*

Si l'on essaie de reconstituer l'épine dorsale qui, d'un essai à l'autre et dans les articles du recueil posthume, donne la marque de l'écriture de Fanon, on est frappé par une circonscription de plus en plus précise à partir de l'observation du racisme et de l'aliénation, de l'anticolonialisme et de la libération des peuples colonisés et dominés.

Dans le premier essai, Fanon qui a lu le *Discours sur le colonialisme*, s'engage résolument dans la brèche ouverte par Césaire, en étudiant les conséquences de cette déshumanisation de l'être humain dont l'esclavage et la colonisation ont été les acteurs essentiels. Ouverture et conclusion en sont éloquentes :

« Cependant, en toute sérénité, je pense qu'il serait bon que certaines choses soient dites (...) Pourquoi écrire cet ouvrage ? Personne ne m'en a prié.

Surtout pas ceux à qui il s'adresse.

Alors ? Alors, calmement, je réponds qu'il y a trop d'imbéciles sur cette terre. Et puisque je le dis, il s'agit de le prouver.

Vers un nouvel humanisme...

La compréhension des hommes...

Nos frères de couleur...

Je crois en toi, Homme...

Le préjugé de race...

Comprendre et aimer... »

Cette série de propositions en suspens est immédiatement suivie d'une mise au point méthodologique : le Noir et le Blanc n'existent pas. Ils sont des constructions masquant une commune humanité qu'on veut cliver pour mieux dominer par l'inoculation patiente et constante des complexes d'infériorité et de supériorité qui permettent la pérennisation de la domination.

Après sa démonstration, Fanon aboutit à cette magnifique conclusion :

« Il ne faut pas essayer de fixer l'homme, puisque son destin est d'être lâché.

La densité de l'Histoire ne détermine aucun de mes actes.

Je suis mon propre fondement.

Et c'est en dépassant la donnée historique, instrumentale, que j'introduis le cycle de ma liberté.

Le malheur de l'homme de couleur est d'avoir été esclavagisé.

Le malheur et l'inhumanité du Blanc sont d'avoir tué l'homme quelque part.

Sont encore aujourd'hui, d'organiser rationnellement cette déshumanisation (...)

Moi, l'homme de couleur, je ne veux qu'une chose :

Que jamais l'instrument ne domine l'homme. Que cesse à jamais l'asservissement de l'homme par l'homme. C'est-à-dire de moi par un autre. Qu'il me soit permis de découvrir et de vouloir l'homme, où qu'il se trouve.

Le nègre n'est pas. Pas plus que le Blanc.

Tous deux ont à s'écarter des voies inhumaines qui furent celles de leurs ancêtres respectifs afin que naisse une authentique communication. Avant de s'engager dans la voie positive, il y a pour la liberté un effort de désaliénation (...) »

Le mot « désaliénation » est à souligner puisqu'il était le premier titre souhaité par Fanon, Essai sur la désaliénation du noir. Le jeu d'échange entre psychisme individuel et contexte global est essentiel dans ce premier ouvrage de 1952 : « désaliéner » l'homme noir, étant bien entendu qu'une simple analyse psychologique ne saurait suffire : « la véritable désaliénation du Noir implique une prise de conscience abrupte des réalités économiques et sociales. » Mais cet aspect plus directement politique, économique et social ne figure pas dans l'ouvrage.

Or, à ces réalités, F. Fanon va être brusquement confronté en arrivant dans la colonie de peuplement algérienne et dans le milieu psychiatrique de l'époque, particulièrement rétrograde et raciste. Les trois années qu'il y passe sont riches en réadaptation des connaissances acquises en France, en découverte d'une réalité méconnue qu'il met toutes ses forces et son intelligence à « apprendre » véritablement – car comment être psychiatre si l'on ne connaît pas le milieu des patients que l'on soigne ? – sans jamais se tromper de solidarité, ce qui n'allait pas du tout de soi.

F. Fanon franchit une étape décisive qui fait de lui un des grands penseurs de la décolonisation, de l'anticolonialisme et de l'impérialisme : la prise en compte d'une réalité historique concrète, parvenue à son point de rupture, celle des Algériens entrant en résistance contre le colonialisme français, installé dans le pays depuis 1830 et qui n'acceptera de déposer les armes qu'après une guerre et une répression particulièrement violentes et intransigeantes. Ainsi, on peut lire dans le premier chapitre des *Damnés de la terre* :

« Le langage du colon, quand il parle du colonisé, est un langage zoologique. On fait allusion aux mouvements de reptation du Jaune, aux émanations de la ville indigène, aux hordes, à la puanteur, aux pullulements, aux grouillements, aux gesticulations. Le colon, quand il veut bien décrire et trouver le mot juste, se réfère constamment au bestiaire. »

La libération est désormais, Fanon le sait, une condition indispensable à une désaliénation. Dans cette réflexion sur la violence de la domination et ses effets pervers, Fanon a montré combien la disparition de la colonisation était seule à même d'assurer un rééquilibrage des échanges entre les peuples car le statut colonial verrouille l'échange quelle que soit la bonne volonté des partenaires. On peut en avoir un écho tangible dans la conclusion de son intervention au Congrès de 1956 à la Sorbonne, « Racisme et culture », où il écrit :

« La culture spasmée et rigide de l'occupant, libérée, s'ouvre enfin à la culture du peuple devenu réellement frère. Les deux cultures peuvent s'affronter, s'enrichir [...] L'universalité réside dans cette décision de prise en charge du relativisme réciproque de cultures différentes une fois exclu irréversiblement le statut colonial. »

Cette affirmation est à mettre en relation avec la conclusion des *Damnés de la terre* et avec la volonté de désaliénation des acteurs de ces cultures en présence, colonisés et colonisateurs. Seulement alors peut se définir un nouvel humanisme. C'est pour cela qu'il est absurde de limiter la conclusion des *Damnés de la terre* à une charge contre l'Europe, contresens que bien des lecteurs malveillants font, s'étant arrêtés sans doute plus à la préface de Sartre qu'au texte même de l'essai.

On comprend alors que l'œuvre de 1959, L'An V de la révolution algérienne, n'est pas de circonstance et de simple propagande. Entre 1952 et 1959, il y a eu des bouleversements inouïs et des choix irréversibles dans la vie et la pensée de Fanon. Le « Je » aux prises avec

les contradictions de son monde, s'est retrouvé dans le monde brutalement colonial de l'Algérie au moment même où s'enclenche la lutte de libération. L'An V est écrit entre 1956 et 1958. Cette fois – les deux communications faites aux Congrès des écrivains et artistes noirs de 1956 et 1959 et les lettres à Lacoste et à un Français en sont complémentaires –, Fanon n'a plus de tiraillement tragique : il a choisi. Le « je » de Peau noire masques blancs devient un « nous », le « nous » des Algériens auxquels Fanon s'est intégré. Collaborateur à El Moudjahid, il parle au nom des siens, les Algériens, les colonisés en lutte pour détruire l'ordre colonial. Il n'est pas indifférent de savoir que L'An V aurait pu aussi avoir pour titre, Réalité d'une nation.

A une histoire de domination par la colonisation et l'esclavage s'est substituée une histoire de libération nationale. Mais déjà se perçoit la recherche de quelque chose de plus universel dont la lutte algérienne est le blason. *Les Damnés de la terre* sont l'ultime étape à laquelle est parvenue Fanon, celle de la construction d'une libération tri-continentale : le « nous Algériens » devient un « nous, camarades » des trois continents.

Ainsi, nous pouvons mettre en valeur les pivots de cette pensée moderne et actuelle par trois mots : désaliénation, libération et internationalisation.

*

Oui, Fanon est actuel et on doit lui redonner sa place dans l'Histoire des idées au XX^es. dont les idées de décolonisation/ résistance/ nouvel humanisme.

Ses écrits ne peuvent être considérés comme formant un système clos et ne sont pas un manuel de certitudes. Fanon questionne, s'interroge, avance des propositions. Appuyant cette affirmation d'absence de système mais d'un dispositif ouvert par/dans les textes, Michel Giraud est revenu sur cette question essentielle au Colloque de Brazzaville en 1984 : « La plupart des analyses fanoniennes restent ouvertes, se terminent sur des questions non résolues. C'est précisément en cela, parce que l'œuvre de Fanon ne constitue pas un système (c'est-à-dire un ensemble parfaitement clos de propositions), qu'il n'existe pas — selon nous — de théorie fanonienne à proprement parler. Loin d'être une carence, cette caractéristique de la pensée de Fanon nous paraît en garantir la richesse. C'est en effet l'absence d'esprit de système qui lui permet de rendre compte, avec tant de force, des contradictions de la réalité sociale, selon une logique qui n'est pas celle du dogmatisme mais [...] celle de "l'interpellation". »

Tant que le racisme, la domination, l'écrasement des dominés par les dominants seront les constantes de nos espaces socio-politiques, la pensée de Fanon sera actuelle et moderne. Souhaitons qu'elle devienne objet de musée, une curiosité d'époques barbares révolues. Mais ce n'est pas pour demain! Elle est moderne aussi par cette incitation constante à une attitude de responsabilité et de résistance et non à une expression de victimisation et de passivité. Se mettre debout, refuser la servitude et donner les moyens de le faire, ce sont les grands apports de la lecture de F. Fanon.

Quel que soit l'aspect que l'on étudie de la personnalité et de l'œuvre de Fanon, la révolte est là, active, dynamique et porteuse d'action. Qu'on pense au jeune citoyen français qui, de sa Martinique natale, estime que son devoir est de lutter contre le nazisme et donc de s'engager dans la résistance : ça bouscule, ça fait mal, le jeune homme aurait pu y laisser sa peau mais c'est un engagement vrai, celui des actes qui permettent d'avancer. Fanon est rebelle mais un rebelle en situation. Qu'on pense à l'étudiant en médecine à Lyon qui se choisit une ligne de formation mais en l'ouvrant à d'autres domaines qui enrichiront sa formation plus classique.

Qu'on pense au médecin-chef de l'hôpital psychiatrique de Blida-Joinville – qui porte aujourd'hui son nom –, qui, ignorant ce monde d'une colonie de peuplement, apprend, s'informe et s'engage. Mesure-t-on assez cette capacité d'adaptation qui débouche sur le choix du camp des opprimés, en fidélité à ses convictions et alors qu'on est en pleine « ascension » sociale ? A Tunis, parallèlement à sa pratique de médecin psychiatre, toujours rebelle, il accepte d'être une plume anonyme parmi d'autres plumes dans le comité de rédaction d'*El Moudjahid*.

Fanon écrit avec ses convictions certes mais si ces convictions font mouche c'est qu'elles sont dites/écrites avec la force de l'écrivain.

Son frère, Joby, a rapporté ce « programme » d'écriture, recueilli dans une lettre :

« Pour cela j'ai les mots-arcs, les mots-balles, les mots-scies, des mots transporteurs d'ions (Des mots qui soient des mots). Car les mots doivent être agiles, malins. Ils doivent se présenter, s'évader, faire de l'œil, s'évanouir.

Il me faut des mots qui ont des bottes de sept lieues. Des mots ? Mais des mots couleur de chair trépidante, Des mots couleur de montagnes en feu Des villes en feu Les mots ressuscités [...] »

*

L'option prise pour ce dossier ne pouvait être d'exhaustivité tant il a été écrit sur Fanon et son œuvre. Nous avons donc fait des choix – dont la diversité des noms des contributrices et contributeurs et la palette de leur écrits, paroles, musiques, images témoignent –, pour introduire à un Fanon vivant, présent dans notre actualité, provocateur de pensée et de création. En fin de dossier, un « Abécédaire critique » donne quelques-uns des noms qui aujourd'hui illustrent les recherches abouties et poursuivies sur l'œuvre du psychiatre algéromartiniquais, pour prendre connaissance de références incontournables.

La revue *Algérie Littérature/Action* avait déjà, dans ses publications, fait une place conséquente à Fanon. Dans ses n°s 47-48 (janv-fév.2001) et 49-50 (mars-avril 2001), elle avait édité successivement des articles ainsi que le très beau portrait dessiné par l'artiste-peintre algérien Denis Martinez. Depuis, ce portrait apparaît sur la couverture de nombreuses publications consacrées à Fanon. Et surtout, dix ans plus tard, les N°153-156 (sept-déc. 2011) constituaient un numéro spécial : *Frantz Fanon et l'Algérie, « Mon Fanon à moi »*, avec plus de 32 contributions, photos et illustrations picturales.

C'est un Fanon avec et au-delà de l'Algérie que nous donnons à lire dans les pages qui suivent. Avec en ouverture et en accompagnement de ce dossier, la première création française introduisant Fanon dans sa texture : la pièce de Thérèse Bonnétat, *Billes de verre*, *éclats de plomb*, imaginant un duo entre Frantz Fanon et Antonin Artaud. Fanon fait ainsi son entrée dans la littérature française...

FANON Instantanés

Dans les anecdotes et les faits qu'il rapporte dans son livre de 2004, son frère aîné, Joby, note : « Est-ce que Frantz est quelqu'un qu'on raconte ? Il aimait dire que celui qui s'assied devant une table avec du papier blanc, un stylo, et commence à rédiger ses mémoires est un homme fini : " Tu sais, quand tu commences à parler de toi, à vouloir écrire tes mémoires, c'est que tu es prêt à ne rien faire de ta vie, à abandonner l'action" ».

Nous avons tissé, les unes après les autres, des scènes et des témoignages que d'autres ont racontés, le concernant : non pas des mémoires mais la mémoire de celles et ceux qui l'ont connu.

EN MARTINIQUE

Après avoir sauté le CM2 et avoir réussi le CEP en candidat libre, Frantz refait le saut en 1943, avec l'aide de son frère, pour passer la première partie du BAC alors qu'il est en seconde. Il se met à avaler le programme de français en littérature :

« Frantz assimilait tout à une vitesse vertigineuse. Après une après-midi de travail à la Bibliothèque, malgré les piqûres de punaises qui infestaient les chaises, nous revenions dans le crépuscule rapide des Tropiques, Frantz me récitait par cœur les préfaces de *Bérénice* et de *Britannicus*. Comme je m'en étonnais, il me dit :

« Tu sais, je n'ai aucun mérite, c'est comme si j'avais le livre devant les yeux et je n'ai qu'à tourner les pages! »

« Morne Rouge, le 13 juillet 1943

Notre frère aîné se marie. Ambiance de fête. [...] Et c'est ce moment que choisit Frantz pour me prendre à part et me dire : « Joby, je pars dans quelques heures, cette nuit même... Je vais rejoindre les Forces Françaises Libres stationnées en Dominique ». J'étais totalement effaré d'autant plus qu'il ne m'avait rien dit de ses projets. [...] J'essayais vainement de le raisonner : « Mais Frantz, tu as l'oral du Bac à passer en septembre. Tu vas perdre le bénéfice de l'écrit ». Rien ne pouvait le convaincre. Il avait pris sa décision et il s'y cramponnait. [...] Il faut dire que depuis quelques mois, sur un vieux poste de TSF, nous écoutions les nouvelles de la guerre en Europe. [...] Frantz qui avait tout juste 18 ans était particulièrement réceptif à ces idées et électrisé par ces émissions. Et il parlait avec fougue et véhémence de la lutte pour la liberté. Il disait qu'il allait rejoindre les forces saines de la France combattante et chasser les Allemands de France. [...]

Une explication orageuse s'ensuivit. Je lui demandai d'arrêter de rêver et de remettre pieds sur terre. [...] Tout ce que je pus dire pour le dissuader resta vain.

- « Joby, me rétorqua-t-il à la fin, je ne suis pas un romantique. J'ai les pieds sur terre. Chaque fois que la liberté est en question, je me sens concerné. Nous sommes tous concernés, blancs, noirs, jaunes, kakos : couleur marron foncé, couleur du cacao brut [...] Je te jure aujourd'hui que chaque fois et en quelque lieu où la liberté sera menacée, je m'engagerai ».
- [...) Pour partir, comme il fallait payer le passeur, il avait dérobé dans l'armoire de mon père deux coupes de tissu ».

(Joby Fanon, Frantz Fanon – De la Martinique à l'Algérie et à l'Afrique, 2004)

A SAINT-ALBAN...

« Tout d'abord je songe à un repas à l'internat de Saint-Alban. Il réunissait le médecindirecteur et sa femme, moi-même et ma femme, ainsi que les internes – parmi lesquels Fanon –, à l'occasion de la venue du pharmacien de l'hôpital de Blida, le docteur J Sourdoire. Ceuxci accompagnaient une malade de la colonie européenne de Blida pour être soignée à Saint-Alban.

Je pourrais raconter ici quelques cancans surgis – non sans jalousie explicite – entre certains participants de ce joyeux repas dansant. Je souligne surtout le fait que, bien avant de pouvoir rêver d'aller un jour à Blida, en qualité de médecin-chef, Fanon a établi son premier contact avec les avatars de la folie humaine déclenchée dans l'Algérois précisément dans ce repas à Saint-Alban. L'histoire est parsemée de répétitions inattendues et surprenantes...

Sans doute, en blaguant un peu, ai-je dit à Fanon que les flics qui l'avaient interpellé violemment à Lyon étaient probablement jaloux de lui comme à l'occasion de ce repas dansant où certains devenaient jaloux de la souplesse extraordinaire qu'il montrait quand il dansait avec les femmes. La compétition qui prend le masque du savoir professionnel cache parfois cet aspect conflictuel complexe de la sexualité humaine, représentée à l'occasion par la danse. Il n'est pas exceptionnel de doter d'avance les femmes de gestes et de manœuvres sataniques! »

« Une fois de plus, il faut souligner que ces rencontres, de caractère intime ou familial, recoupent un grand nombre d'activités professionnelles que Fanon infléchissait dans une perspective thérapeutique, notamment au Club des malades de Saint-Alban.

Cela était très évident à l'occasion des mises en scène théâtrales, jouées par des malades et du personnel soignant. Je pense aussi à une de ses interventions à la tribune du Club, lorsqu'un des malades soignés, monsieur D. – né comme lui à la Martinique –, fit une conférence concernant la rencontre légendaire qui aurait eu lieu entre le bon Dieu blanc et le bon Dieu noir. Soit dit en passant, le texte de l'exposé de ce malade fut publié dans la *Revue internationale de sociologie de Paris*. Or, Fanon souligna sur place que la conférence de monsieur D. témoignait des rapports indiscutables qui existaient entre la *création poétique* et la *vérité*, ainsi que Goethe l'avait dit. Il ajouta que des dieux – blanc ou noir –, devenus chacun d'eux un *père* absolu, conduisaient les auteurs de la légende (c'est-à-dire monsieur D. lui-même) à minimiser le rôle de leur mère, avec qui on avait souvent des comptes à régler avec moins de gloire. Ce fut l'occasion par où Fanon et monsieur D. se sont engagés dans une psychothérapie individuelle, qui maintenait néanmoins des liens discrets avec les activités du Club des malades. Monsieur D. retourna bientôt en Martinique, de toute apparence guéri.

[...] Encore relié dans ma mémoire avec cette activité de Fanon au Club, je me rappelle que, tout juste avant de partir à Blida, il occupa lui-même la tribune de la société des gens de lettres de Mende, où il fit une conférence sur l'espace des représentations scéniques des comédies et des tragédies humaines ».

François TOSQUELLES, « Frantz Fanon et la psychothérapie institutionnelle », 1991-1992

EN ALGÉRIE...

« Eblouie... C'est la sensation que je retrouve chaque fois que j'entends ou lis ce nom "Frantz Fanon".

Nous sommes en 1955-56, je crois. Je vais commencer mes études de médecine et le hasard de circonstances particulières d'alors me fait assister à la conférence d'un psychiatre dans les locaux des SMA (Scouts musulmans algériens) à la Pêcherie d'Alger. "Il" apparaît et je le revois grand (!), beau, tellement élégant avec ses manchettes impeccables qui sortent de sa veste et une prestance rare.

Et il raconte son vécu de l'hôpital psychiatrique de Blida sans oublier quelques touches d'humour (par exemple, un débat entre ses malades dont l'un dit pour appuyer ses propos, « messieurs nous ne sommes tout de même pas fous »).

Je suis conquise. C'est décidé : je serai psychiatre... Ce ne fut pas le cas ! Mais je n'ai jamais oublié le magicien qui, en quelques instants, a transformé ces victimes d'une « double peine », fous et colonisés, en êtres humains.

Marguerite DAT, 2018, inédit

« C'était en 1956, à l'hôpital psychiatrique de Blida. Fanon rieur, Fanon en colère, Fanon au regard tantôt pétillant de malice, tantôt sombre et tragique, mais Fanon toujours en mouvement. Même vêtu de la traditionnelle blouse blanche médicale impeccablement coupée, vous vous déplacez comme un danseur à la fois très vite et sans hâte. Le jour, vous passiez de l'imprimerie de *Notre journal* au café maure, alternant les réunions regroupant personnels soignants et pensionnaires avec l'écoute d'hommes, de femmes aussi, parfois du côté des nantis de l'époque, tous en grande souffrance dans ce temps de guerre qui ne dit pas son nom. " *Petits*", disiez-vous aux jeunes infirmiers indigènes dont vous vouliez assurer la formation. " *L'assistance à la maladie mentale dans un pays nouvellement indépendant doit être décentralisée jusque dans les zones les plus reculées du territoire, et alors un infirmier équivaut à cinq psychiatres"*, répétiez-vous.

Transformer, transmettre : adorant la vie et écorché vif, vous vouliez ouvrir l'esprit des plus jeunes, pas seulement des infirmiers mais aussi des internes. Avec eux le soir, les soins aux maquisards alternaient avec les séances de travail dans des directions improbables mais libérant le désir de savoir : il s'agissait d'étudier les cinq psychanalyses de Freud ou de réinventer les planches d'un test psychologique pour le rendre plus adaptable à la population paysanne algérienne. Transformer, transmettre, libérer : libérer l'humain de l'aliénation, aspiration puisée dans votre trajectoire personnelle, dans l'expérience du regard porté sur un tout jeune homme dont la couleur de la peau était noire. S'engager dans le combat pour l'indépendance de l'Algérie fut alors pour vous la conséquence inéluctable de cette quête de libération, de cette volonté obstinée que chaque vie ne soit pas réduite à "une mort à bout touchant".

Salut Frantz!»

Alice CHERKI, 2008

A TUNIS...

« Fanon avait besoin de "parler" son livre à une oreille humaine.

Pendant la dictée, je n'avais pas à penser, j'avais à recueillir les dires de Fanon au fur et à mesure que ses paroles tombaient de sa bouche. Pas question que ma pensée s'égare hors du cadre. C'était un travail que je me devais de bien faire. C'était tout ce que Fanon me

demandait. Mais j'avais beau être concentrée sur ma tâche, certains mots de Fanon m'atteignaient comme des balles, au-delà ou en deçà de ma pensée, dans mes tripes. Fanon déchiffrait les apparences de ce que je pouvais lire dans les journaux, entendre à la radio, il allait, me semble-t-il, à la racine des choses. Il était une sorte de voyant, aussi bien en politique qu'en psychiatrie. [...] Evidemment, après tant d'années, je mélange les jours de dictée de $L'An\ V$ et ceux où, plus tard, il m'a dicté $Les\ Damnés$.

[...] Fanon parlait comme un professeur aux temps anciens des cours magistraux. Ni trop vite, ni trop lentement. Sans jamais un papier en mains. Il était extrêmement rare qu'il reprenne une phrase. Tout était grave. Chacun était concentré sur la tâche à accomplir, avec, au bout, toujours présente mais encore à venir, la certitude de l'indépendance de l'Algérie.

Une fois (mais c'était au temps où il me dictait *Les Damnés*), il m'arriva d'être distraite. [...] Je restai le crayon en l'air. Fanon arrêta ses pas et je lui dis, contrite :

-J'ai perdu la fin de votre phrase.

Il ne manifesta aucune impatience. Nous cherchâmes ensemble à nous souvenir des mots qui venaient juste d'être dits. En vain. Fanon reprit la phrase et la termina par d'autres mots qui s'accordaient parfaitement avec ceux qui précédaient. Il dit alors, en souriant ironiquement :

-C'est qu'il ne faut pas laisser se perdre une miette de ma précieuse pensée!

Et la séance de dictée et d'écriture continua.

[...] C'est à son retour de Moscou qu'il commença à me dicter *Alger-Le Cap* qui devint par la suite *Les Damnés de la terre*.

Il me semble que ce livre ne fut pas dicté dans la hâte parce que la mort était là, comme je le lis parfois. C'était exactement comme pour $L'An\ V$. [...]

Aujourd'hui, quand je repense à cette période, je me dis que je n'ai pas rêvé : si Fanon avait été à l'article de la mort, ou extrêmement fatigué, comment m'aurait-il dicté tout un livre, toujours arpentant la pièce, des jours et des jours sans jamais s'asseoir ? Jamais je ne l'ai vu, ni entendu parler de prendre un comprimé quelconque, d'avoir à subir une transfusion, rien. Oui, c'était comme avant ».

Fanon s'invite au réveillon de Noël de 1959, chez les Manuellan. Marie-Jeanne est tétanisée car elle craint que le trop grand sérieux de Fanon ne plombe la soirée :

« Fanon arrivé avec Josie. Juminer avec sa femme [...]

Tout se passa merveilleusement bien. Fanon était souriant, vraiment gai, faisait des plaisanteries, et à ma grande stupeur, il dansa, chanta même des biguines en s'accompagnant d'une vieille guitare dont nous avions hérité à Tulle d''un chanteur venu donner je ne sais plus quel concert pour la défense d'Henri Martin [...]

Ce réveillon de Noël fut si plaisant qu'avant de nous quitter Noël Platteuw, l'ami belge, sa femme Patricia qui était anglaise, et Renée Vidal coopérante, « Française de France », décidèrent que nous remettions ça chez eux la nuit du 31 décembre. Tout le monde était partant, d'autant plus que le 1^{er} janvier était férié ».

Marie-Jeanne MANUELLAN, Sous la dictée de Fanon, 2017

Á ACCRA...

« Fanon était passionné, qu'il s'agisse de psychiatrie, de politique, ou de football [...] C'était en août 1960 à l'université d'Accra. [...] Frantz Fanon était vêtu d'un pantalon en coton et d'une chemise blanche à manches courtes, sans cravate, sa veste sous le bras. Il s'est avancé

et m'a demandé dans un anglais simple où se tenait le congrès de la WAY (Assemblée Mondiale de la Jeunesse). J'ai décelé son accent et, répondant en français, j'ai proposé de les y conduire. Sur le chemin, j'ai parlé avec lui, l'entente fut immédiate. [...]

Fanon avait des yeux inquisiteurs, un visage long et la mâchoire saillante. Il était petit et trapu. L'impression générale qu'il dégageait était celle d'un homme intense, tendu et pressé. [...]

Sahnoun, Fanon et moi avons passé des heures ensemble dans la salle de conférences et sur le campus. Nous formions une équipe qui militait pour des résolutions progressistes sur la Palestine, l'Afrique du Sud, la Chine, pour la fin du colonialisme et l'entente entre les nations. Nous étions liés par notre engagement pour l'indépendance africaine et au-delà, la lutte anti-impérialiste. Un jour, nous nous sommes rendus à l'ambassade algérienne — un petit appartement où Fanon vivait et travaillait. J'ai été frappée par l'aspect spartiate de l'endroit. Nous ne pouvions être plus différents : Mohamed était tranchant, très réactif ; Frantz sans répit et analytique. J'étais l'apprentie admiratrice ».

Elaine MOKHTEFI, Alger, Capitale de la révolution – De Fanon aux Black Panthers, 2019

PAROLES D'Olivier FANON

(extraits d'entretiens à différentes dates)



InfoSoir : Vous êtes le fils de Frantz Fanon. N'est-ce pas là un nom lourd à porter ?

Olivier Fanon: Oui, c'est un héritage très lourd et pesant à assurer. C'est un héritage de tous les instants. Je m'appelle Fanon, le jour comme la nuit. C'est une présence quotidienne pas selement pour son fils, mais pour tous les Algériens. Je fais en sorte de ne pas décevoir la mémoire et l'engagement de mon père. J'essaie d'être à la hauteur de toutes les situations et modestement, j'essaie de perpétuer son combat et sa fidélité à la Révolution algérienne.

De quelle manière ?

Tout d'abord en ne travestissant pas, comme tout Algérien, notre attachement, celui de mon père et de ma mère, à l'Algérie, en essayant aujourd'hui d'être reconnaissant à ce pays qui a fait de nous ce que nous sommes. Je parle de ma génération. Je vis à Paris et je travaille à l'ambassade d'Algérie dans les affaires consulaires. Je suis encore dans la démarche idéologique et professionnelle de mon père. Je suis attaché à l'Algérie : je ne peux pas concevoir un seul instant d'être Algérien sans renvoyer l'ascenseur à l'Algérie, à ce pays qui a adopté mon père, et que lui-même a adopté en rompant totalement avec la puissance coloniale française en démissionnant de son poste à l'hôpital de Blida. Moi, je dis modestement que j'essaie d'être à la hauteur des ambitions de l'œuvre de Fanon.

Comment gérez-vous la pensée de votre père ?

Je ne peux pas gérer la pensée de mon père, parce que je ne suis que l'enfant biologique de Fanon, je ne suis ni chercheur ni psychiatre. J'ai fait des études supérieures en sciences politiques. Je suis fonctionnaire à l'ambassade d'Algérie, mais je ne suis pas un spécialiste de Fanon, tout ce que je peux faire, c'est apporter ma contribution sur Fanon en tant que citoyen algérien, enfant de la Révolution. Le discours que je tiens, je pense que d'autres — ceux de ma génération — tiendraient le même. C'est-à-dire que nous avons été pétris dans l'idée révolutionnaire de l'Algérie.

Comment expliquer l'attachement de Fanon à l'Algérie ?

L'Algérie a été pour lui un catalyseur, un révélateur de ses réflexions. Ça devait sommeiller

quelque part en lui, et il a trouvé les moyens d'extérioriser sa pensée. En fait, il a eu l'écho de sa pensée : il a trouvé des gens qui pensaient comme lui et qui partageaient les mêmes idéaux et les mêmes intentions révolutionnaires.

La pensée de Frantz Fanon est-elle d'actualité ?

En effet, la pensée de mon père est d'actualité dès lors qu'il y a une aliénation, une colonisation des esprits. La France a réussi à nous coloniser, et 50 ans après, il y a des esprits qui sont encore colonisés. C'est une réalité : il y a beaucoup d'Algériens qui ne pensent et n'aspirent qu'à partir. Des individus qui sont des non-êtres. L'on peut appliquer la pensée de Fanon dans la mesure où l'on devrait faire un travail sur une approche différente de la société algérienne, de la place de l'Algérie dans le concert des nations.

En quoi la pensée de Fanon peut-elle servir, aujourd'hui, à l'Algérie?

L'Algérie n'est plus en révolution, elle est cependant révolutionnaire. Et la pensée de Fanon peut encore servir à l'Algérie puisque le pays est dans un combat de tous les instants. Il y a un objectif primordial : la reconnaissance humaine, le respect de l'homme. Les écrits de Fanon révèlent une grande humanité. Lorsque l'homme, en tant qu'individu, sera respecté, alors là on pourra discuter, mais dans le cas contraire, tant qu'il y aura une négation des droits de l'Homme, l'on ne pourra pas discuter dans le respect de la différence.

Y a-t-il une fondation Frantz-Fanon pour la pérennité de sa mémoire ?

Il n'y a pas une fondation, mais l'idée a été lancée par des amis à moi. Je ne suis pas contre, mais je ne veux pas être à l'origine de la création de cette fondation. Le nom de Fanon n'est pas un fonds de commerce, c'était un théoricien, un écrivain, un penseur. Je soutiens vivement l'idée de la fondation, mais je ne veux pas être à l'origine de ce projet. Je ne suis pas en mesure de défendre la pensée psychiatrique de Fanon, je ne peux pas tenir une discussion avec un psychiatre, il faut laisser les choses juste à leur niveau, et puis que chacun se cantonne dans son rôle. Mon rôle à moi est que je suis le fils de Fanon et je ne veux aller au delà.

[Propos recueillis par Yacine Idjer Colloque international consacré à Frantz Fanon, Alger, septembre 2004 - *Info Soir*, 21 septembre 2004]

Avec Dothy A-CH en 2015 pour PKB

(extraits)

O. F. - Avant d'aller en banlieue, je préfère rester en Martinique et en Guadeloupe. Les jeunes Martiniquais et les jeunes Guadeloupéens, eux aussi ne se retrouvent pas. La situation n'a pas changé depuis 1952, depuis le départ de mon papa. La solution n'est pas de prendre le maquis. La solution c'est de se réapproprier son identité, de prendre conscience de sa situation, de prendre conscience de sa marginalisation. Il faut dire les mots comme ils sont. Pour venir à la banlieue, c'est un problème franco-français. Moi, j'appréhende le pays d'origine de mon père comme un pays étranger. Dans ma tête, je n'arrive pas à assimiler le fait que la Martinique et la Guadeloupe sont la France.

1

D. A-CH. : Comment portez-vous donc un tel héritage ?

O-F: Je le vis d'une double façon. La première c'est que, j'ai fait ma catharsis comme on dit en psychiatrie, en choisissant d'être exclusivement algérien. J'avais la double nationalité. J'ai été confronté à ma francophilie à l'âge de 20 ans. Des gendarmes sont venus chez moi pour me mettre sous les drapeaux en me disant que j'étais un insoumis du service militaire. Je devais être condamné par le tribunal militaire français. La seule échappatoire était de rejeter la nationalité française, je l'ai fait. C'était en 1975. C'était juste après mon premier voyage en Martinique. Donc aujourd'hui, je suis exclusivement Algérien. Je travaille à l'Ambassade d'Algérie. Je m'assume entièrement. En ce qui concerne Fanon; mon père est mort j'avais 6 ans. J'ai des souvenirs très épars. Je pense à lui tous les jours, Frantz Fanon est en moi [...]

D. A-CH.: Et la Révolution?

O-F: La révolution par paliers. On ne va pas reprendre le maquis comme dans les années 50. Mais déjà, qu'on nous reconnaisse notre authenticité, notre particularité... nous les Antillais.

D. A-CH.: L'Art, la Culture, l'Identité, comme outils thérapeutiques chez le psychiatre Fanon?

O-F: A travers l'Art, nous avons eu une expression par le slameur au début de la soirée qui a déclamé les textes de Fanon. C'est une lecture directe des écrits de mon père qui nous ont fait vibrés. Fanon c'est un Artiste. Dans sa thérapie, l'ergothérapie qu'il avait institutionnalisée en Algérie dans l'hôpital psychiatrique où il travaillait, sa première démarche c'était la réappropriation de la culture algérienne par la poterie... C'est ce que nous avons vu à la projection du film, ce que fait le psychiatre martiniquais à Colson c'est la continuité du travail de Frantz Fanon.

D. A-CH.: Un mot sur le Panafricanisme avorté ou englouti par l'impérialisme occidental?

O-F: Je ne sais pas de quels Africains dont vous parlez, mais il y a des guerres, des pays indépendants, il y a des pays qui s'assument. C'est un apprentissage de l'indépendance aussi. Attention, l'Afrique est indépendante depuis 1960, ce n'est pas si loin que ça. Qu'aurait pensé mon père de tout ça, je ne sais pas.

D. A-CH.: Ses relations avec le poète, l'homme politique Aimé Césaire. Y avait-il vraiment un antagonisme entre eux? Celui qui a préféré la départementalisation-assimilation à l'indépendance? Pourtant Césaire un autonomiste affirmé!

O-F: La Martinique est Césaire, la Martinique est Fanon. Je pense que leur combat est parallèle. Césaire a eu combat plus soft, au sens où il n'a pas rompu. Fanon a porté le flambeau un peu plus haut que Césaire. Mais sinon il n'y a pas de dichotomie entre Césaire et Fanon. Ce sont des Martiniquais qui s'assument.

D. A-CH.: De quel flambeau parlez-vous Olivier Fanon?

O-F: Je veux dire qu'il a rompu. Enfin il a mis en cohérence ses idées.

Sur le site Culture DZ 24 décembre 2017 Interviewé par Nadia B

Olivier Fanon rencontré par Culture DZ lors de la conférence «Fanon l'Algérie, peaux noires, écrans blancs» organisée durant le 8ème Festival International du Cinéma d'Alger (qui a eu lieu du 1 au 8 décembre dernier à la salle El Mouggar à Alger) et à laquelle ont pris part, la psychiatre, psychanalyste et écrivaine Alice Cherki, les réalisateurs Mahdi Lallaoui et Abdenour Zahzah, le professeur à l'université de New York et auteur de nombreux ouvrages sur le cinéma africain, Manthia Diwara ainsi que le fils de Frantz Fanon, Olivier qui, à l'issue de cette rencontre, a bien voulu répondre à nos questions concernant son « rêve » de créer une association pour son père.

Culture DZ: Pourquoi à ce jour, il n'existe pas d'association Frantz Fanon en Algérie?

Olivier Fanon: Avec Alice Cherki, nous avons créé une association Frantz Fanon en 2013 à la Bibliothèque nationale d'El Hamma à Alger. Pour le statut de cette association, nous avions déposé un dossier complet au ministère de l'Intérieur pour l'obtention de l'agrément et qui comprenait tous les paramètres nécessaires imposés par la réglementation pour la création d'une association. Seulement, le ministère de l'intérieur n'a jamais voulu enregistrer la demande car la loi de 2012 relative aux associations, ne le permettait pas! Et ce, pour un problème de délai de réception de la demande d'agrément. Car selon cette loi, toute réception de demande qui n'a pas reçue de réponse dans les six mois suivant son dépôt vaut approbation. Par la suite, on nous a fait comprendre qu'il y avait des négociations au Parlement sur les lois des associations... et après rien. Je me suis présenté par la suite au ministère de l'Intérieur pour voir un interlocuteur que j'ai eu au téléphone et qui était prêt à m'aider, seulement une fois sur les lieux, ce monsieur ne répondait plus et jusqu'à ce jour, je n'ai eu aucune réponse, ni un oui, ni un non, ni une explication! Par la suite, j'ai réussi à publier un petit papier sur le journal Liberté et où le journaliste, auteur de l'article avait posé aux instances concernées, la question du refus d'octroi de l'agrément à cette association, et le même constat, je n'ai eu aucune réponse! Après cela, j'ai bien sûr fait d'autres démarches qui n'ont pas abouti. Même concernant la création de la maison Frantz-Fanon à l'hôpital de Blida où on n'a eu aucune réponse. On avait même publié un autre article sur le quotidien El Watan, et toujours aucune réponse. J'avais même fait une petite digression à l'époque concernant une association des Amis de Ben Bella créée à Maghnia à l'extrême ouest algérien ou sur un petit papier, je disais que j'étais prêt à délocaliser l'association Frantz Fanon de la Bibliothèque d'El Hamma à Alger jusqu'à Maghnia en me disant que peut-être elle serait agrée là bas. Et même ici, je n'ai eu aucune réaction...

Et à force de cette « politique de l'autruche », des gens de l'autre côté de la Méditerranée se sont réappropriés Frantz Fanon. J'ai une demie sœur qui a créé une fondation Frantz Fanon à Paris et qui existe depuis 2009. A Boston, aux Etats-Unis, une université porte le nom de Frantz Fanon... moi je n'ai pas demandé une fondation mais juste une association! Aujourd'hui je demande qu'on m'aide. J'ai 62 ans, je suis un grand père et je me bats toujours pour créer une association au nom de mon père en Algérie. Même si aujourd'hui je travaille à l'Ambassade d'Algérie à Paris, j'ai toujours ce câble qui me lie à l'Algérie. Je travaille à l'Ambassade huit heures par jour et je dis que je suis en Algérie pendant ces huit heures...je n'ai pas rompu avec mon pays au contraire je veux une continuité que je souhaite matérialiser à travers cette association. À Alger, il y a un Boulevard et un hôpital Frantz Fanon mais ce n'est pas suffisant. A Ain El Kerma, il y a une statue de Fanon dans un jardin public. Mon père ce n'était pas une statue, mais de l'action. [...]

Quels sont les objectifs de cette association ?

Perpétuer les idées de Fanon, ses travaux sur la psychiatrie, organiser des colloques. C'est tout cela. Tout comme il existe l'association des amis de la rampe Louni Arezki, pourquoi il n'y aurait-il pas une association sur Frantz Fanon. Qu'on me dise pourquoi on nous prive de cette mémoire.

Donc, il y a quelque part un manque de reconnaissance pour Frantz Fanon.

Même pas. Fanon était et est toujours un éveilleur de conscience, un empêcheur de dormir tranquille et lorsqu'on lit ses œuvres on ne fait que le confirmer. C'était un futuriste, un visionnaire. En 1961 il avait dit ce qui ce passe aujourd'hui. Il savait comment exister, et perdurer autrement. Donc je refuse de rester contemplatif de cette situation.

*

Après la lecture du poème de Henri Corbin, la réaction d'Olivier Fanon :

« Le poème de Henri Corbin que je découvre me transporte aux côtés de mon père dans une espèce de chevauchée qui remonte le temps tel un flash-back instantané. Les mots sont des diapositives parfumées de lentisques.

J'ai toujours été convaincu que pour comprendre, sentir, frémir, traduire, enfin, vibrer Fanon, il fallait que les yeux du lecteur soient imprégnés de révolte, d'amour de l'homme, de l'homme révolté, de l'homme inquisiteur, qui questionne mais qui trouve réponse. Pour nous tous, Fanon est un « poil à gratter ».

L'algorithme pour lire Fanon, à mon sens, doit être fait d'un mélange de traitre négrière, d'abolition de l'esclavage, de dissidence, de savoir, d'engagement, de combat contre la maladie... Un mélange explosif!

Cet inventaire n'est pas exhaustif mais nous avons tous un peu de chance de trouver les clés pour décoder Fanon ».

(Correspondance privée, 2013)

En 1982, dans son recueil, La Terre où j'ai mal, Henri Corbin publie :

« Tombeau de Frantz Fanon

6 décembre 1961 L'oiseau laisse tomber son ombre sur la terre Ibrahim Omar est mort

On entend battre au loin un tambour où il n'y a pas de tambour On entend croître un nom astreint à l'emprise du silence On entend une voix en surplomb sur un fracas d'orages en délire

Ibrahim Omar est mort

Il est mort dans Washington qui se tait Qu'on ne le descende point avec des cordes à la terre hostile qu'on ne le descende point car voici venir du Maghreb au galop les guérilleros de l'autre versant des mers pour l'emporter vers la patrie nouvelle

Au pied des remparts impériaux, O France coupable il fut le bruit, l'éclat, la fureur, le vol haut de l'épervier le plus haut l'attaque répétée des vagues contre le môle

Il fut sans accepter la morsure profonde, le fer, la torture l'espérance du fellah frappé traîtreusement tombant couvert de poussière et de sang Il fut l'énigme posée à l'armée assassine empoignant au besoin les flambeaux du ciel sublime confiant en la carence des peuples qui se cherchent Il fut à l'initiale saison le souffle prometteur de l'envol la force en marche qui presse l'homme terni l'homme hésitant à laisser germer en lui la gloire

Ses yeux que la poussière de la mort ne saurait atteindre Ses yeux ont scruté la démence obstinée dénoncé de leur recru de houle le temps des Préfets, des profits et des fastes Un arc de feu soutenait ses gestes sans épuiser l'instant fougueux de sa substance

Il prit la mesure folle des djébels travailla dans les salles ténébreuses officia à travers le vent de la bataille dormit dans les draps rugueux du voyage égala à la course la rapide gazelle détourna la nocturne embuscade soigna à travers les rafales les roses de Blida et devint menace de puissance obscure

Nul n'osa plus affronter sa colère le galop de sa calligraphie rebelle nul ne se sentit plus que lui doué de racines profondes de baisers, de dignité d'épiderme retrouvée, d'étendue Né à nouveau d'une cime ferme il abattit le ciel dont nous trompaient les livres vit venir le jour, l'aurore, l'aigle brisant par le milieu la crainte, le rythme qui fait pousser le monde De sa naissance insulaire, peureuse et sans gloire il renia le rêve infertile de bas soleil et le filet que ses frères tissèrent autour de lui ainsi qu'un pont nocturne s'effiloche, se déchire, se perd

Ibrahim Omar est mort

L'oiseau laisse tomber son ombre sur la terre
12 décembre
dans le cimetière de Chouada où les martyrs reposent
comme étendard au front neuf de la patrie
Le cercueil de retour glisse sur son lit de lentisque
une clarté descend et coule des crêtes douces
la parole survit au tremblé de la voix
O fils des lumières parfaites
Toi qui as su garder, Fanon, le feu des pierres implacables
Donne-nous ce courage qui brave la fine poudre des ultimes peurs »

*Henri Corbin est un poète guadeloupéen, décédé en 2015, publiant à Caracas et résidant le plus souvent à Saint-Domingue. Il avait reçu le prix Frantz Fanon en 1987 pour *Le Sud rebelle*.

Daniel Maximin Incitation de lecture

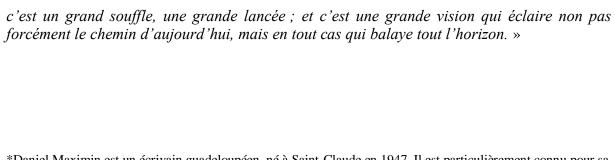
On sait que la première écriture fictionnelle en langue française réservant une place notable à Fanon est celle du guadeloupéen Daniel Maximin dans son premier roman édité en 1981 au Seuil, *L'Isolé soleil*. La présence de Fanon est essaimée dans la trame romanesque mais c'est surtout l'essai de 1952, *Peau noire masques blancs*, qui est à la source même du « Cahier de Jonathan » et particulièrement la lettre que Georges adresse à son jumeau Jonathan. Luttant tous deux pour l'abolition de l'esclavage – on est dans la seconde moitié du XIX^es. –, ils ont choisi des voies différentes : Georges est resté dans la plantation pour se battre au sein même de la structure coloniale alors que Jonathan a rejoint les nègres marrons, en rupture avec l'habitation.

Un an après la publication du roman, Daniel Maximin intervenait au *Memorial* de Fort-de-France de 1982, sur « Frantz Fanon et la folie de la désaliénation ». Il y affirmait l'importance qu'a eue sa lecture de Fanon et notait l'échelon de plus que gravissent les jeunes de sa génération : « la victoire de Fanon apparaît aujourd'hui lorsqu'un jeune Antillais qui a le désir de libération et d'épanouissement pour son peuple et pour lui-même n'a plus besoin de s'embarquer pour aller voir ailleurs où se passe l'histoire, mais se décide à la faire chez lui [...] Cet homme est un phare battu sans répit, depuis trente ans, par des vagues acharnées à l'isoler ou le ternir. Car Fanon est un danger public pour les penseurs théoricistes, les historiens de l'avenir et les militants sectaires ». Depuis, l'écrivain est intervenu, à maintes occasions, sur Fanon.

Pour notre revue aujourd'hui, il nous a offert un texte inédit d'incitation à la lecture de *Peau noire, masques blancs*.

« Depuis mes vingt ans, j'offre régulièrement ce livre en urgence à qui s'angoisse du masque de ses peaux, et rêve d'atteindre sa chair mise à nu. Non pour son titre qui porte aux malentendus, mais avant tout pour les huit pages « en guise de conclusion », un des textes fondamentaux de son siècle pour tout homme, noir ou blanc ou jaune, qui cherche les mots de passe pour échapper aux frontières de son histoire et de sa géographie ; pour déshabiller les peaux et arracher les masques qui altèrent les seules luttes justes pour la dignité de tous; pour marier la lutte et l'espérance, disqualifier le ressentiment tout comme la bonne et la mauvaise conscience engluées dans leurs assignations ; et vaincre la violence des essentialismes pour « introduire l'invention dans l'existence ».

Oui, ce livre n'est pas un cri, c'est un appel ; ce n'est pas un réquisitoire, c'est un plaidoyer pour l'être après le néant, c'est une chute de feu dans la mer morte des idéologies du siècle. Fanon : un psychiatre qui veut apprendre de l'aliéné tous les travers de la normalité. Un historien qui rappelle aux descendants de l'esclavage que leurs ancêtres l'ont aboli à poings nus. Un politique attentif aux solidarités des Suds face aux prétentions impérialistes de l'Est et de l'Ouest. Un prophète profane de 27 ans qui « n'arrive point armé de vérités décisives » et dont les dernières pages sont si universellement actuelles, « à cheval entre le Néant et l'Infini », qu'elles pourraient venir « en guise de conclusion » de tous les « I have a dream » à suivre après lui : de Luther King à Lumumba, de Tjibaou à Obama. Comme le disait Césaire, dont Fanon fit le premier lecteur de ce livre : « Il ne faut pas chercher dans Fanon un petit formulaire, un petit catéchisme pour l'action quotidienne. Ce qu'il faut retirer de Fanon,



*Daniel Maximin est un écrivain guadeloupéen, né à Saint-Claude en 1947. Il est particulièrement connu pour sa trilogie, *L'Isolé Soleil*, *Soufrières* et *L'île et une nuit* (1981-1995) et de nombreuses autres publications. Il a été le maître de cérémonie lors de l'hommage aux obsèques nationales d'Aimé Césaire en avril 2008 à Fort-de-France.

Tassadit IMACHE

« L'élan de la vie contre tout ce qui le paralyserait »

Je ne suis pas universitaire et j'ai lu Fanon, tard. Peau noire masques blancs...

Est-ce que toute notre vie nous ne continuons pas à chercher des figures amicales, familières, tutélaires, des pères ou des mères spirituels qui nous relieraient mieux les uns aux autres, qui ne soient ni des maitres ni des dieux et nous confirmeraient que nous sommes bien tous de la même tribu!

Vous dire d'abord que cette lecture de Fanon n'a pas été facile, trop empathique et à la fois elle m'a révélé mon ambivalence profonde sur la question au cœur de ce livre, la « race » comme vrai ou faux enjeu de la condition humaine.

Est-ce parce qu'elle a réveillé le souvenir de situations vécues douloureuses, conflictuelles, m'a rappelée des luttes anciennes lorsque je m'efforçais de trouver un chemin qui tienne, héritière improbable d'une identité problématique semblait-il, n'installait-elle pas une tension dans les rencontres, banales ou décisives, infiltrait mon regard sur le monde, fragilisait ou crispait mon attitude face à la vie, influerait sur ma confiance en les autres et en moi-même ?

N'était-ce pas l'Histoire collective commune à mes deux parents, sombre, marquée par la violence – moi qui suis née en France pendant la guerre d'Algérie d'un homme algérien et d'une femme française – qui pèserait sur la construction de ma personnalité, m'accompagnerait sur mon parcours, orienterait peut-être mon devenir ? Tout autour de moi se souvenait et se souvient encore n'est-ce pas ?

Pour me dégager de cette emprise, il m'a fallu examiner la part de l'histoire familiale, personnelle, me mettre à la place de l'un et de l'autre, ressentir la douleur, questionner la honte, voir les regrets, mais aussi éprouver la fierté – rendre à cette histoire son origine : une rencontre grâce au plus subversif des sentiments, l'amour. Et me reconnaitre à la fin l'enfant de ces lutteurs qu'ont été mes parents qui ont « fait face au monde », comme nous y engage Fanon.

Nous forgeons aussi notre subjectivité en lisant. A l'adolescence, j'ai aimé passionnément lire, surtout des romans. Les livres d'histoire rendent rarement compte de la souffrance et du point de vue de l'autre. On n'y trouve pas de réponses qui consolent. Connaître tous les faits, ce qui a été vécu des deux côtés, éclaire le monde dans lequel on vit, donne du sens aux propos et aux comportements et vous libère d'abord des silences mortifères et du déni qui rend fou ou violent.

Les romans m'ont accueillie. Ce sont des écrivains qui m'ont fait ressentir l'essentiel de ce qu'est l'être humain, dans la variété des visages et le foisonnement des chemins possibles et tant de péripéties, le tragique de la condition humaine, l'emprise des lieux et des paysages et l'influence de la société sur les hommes. Jouir et se réjouir du pouvoir des mots à nous rendre le sens de nos vies.

J'ai souvent trouvé en chemin la confrontation – n'avais-je pas repris, peu de temps après sa mort, le prénom algérien choisi par mon père, accepté par ma mère qui figure en premier place dans mon état civil, et que ma mère avait rayé, au crayon à papier, optant pour l'usage de mon prénom français, à un moment douloureux où une mère peut **faire**, loin de ses convictions, le

choix du devenir de ses enfants, s'inquiétant de la place qu'ils auront dans leur pays, la société où ils grandiront et devront vivre.

Avec ce prénom d'ailleurs renforçant mon patronyme pour compenser l'absence d'un père aimé, j'ai surligné l'invisible, ce qui n'était pas perceptible dans mes traits, ma couleur de peau, à peine la frisure du cheveu que je m'escrime régulièrement à rappeler à la coiffeuse comme étant un cheveu africain, rétif... mais elle reste coite avec ce même sourire gêné que je reçois comme dubitatif. Il est vrai que nous nous compliquons parfois la vie en installant l'autre dans une posture qu'il ne recherche pas ou qui lui indiffère.

Je me suis aussi parfois dérobée à la confrontation. Pourquoi me disais-je, inspecter régulièrement les marques de cette histoire-là ? Pour constater que ce sont des plaies qui ne cicatrisent pas ? Pourquoi sans cesse interroger cette filiation et le peu de visibilité d'un métissage, handicap ou atout selon les circonstances et selon mon emplacement sur une carte établie par d'autres ?

Il est vrai que si c'est bien dans notre âme que tout cela se joue, se soupèse et se décide, nous vivons aussi dehors. Et chaque fois qu'il se passe quelque chose sur la scène internationale ou nationale, alors que nous sommes occupés à travailler et à éduquer nos enfants, au milieu des autres, on vient nous questionner à nouveau sur nos attachements originels, l'ADN de nos goûts culturels, de nos besoins, et sur notre religion - en avons-nous une ou pas? - pour nous attribuer une position sur une ligne de front à partir de fiches signalétiques qui n'ont rien de métaphysique et manquent totalement de bienveillance.

Pourquoi n'ai-je jamais été tentée par l'indifférenciation, l'assimilation, l'effacement des traces? Cela me vient peut-être de l'instinct de conservation propre à l'espèce humaine. Je ne veux pas disparaître des suites de mon amnésie ou de mon inertie! Et cependant je rejoins la démarche artistique et politique du photographe Bruno Boudjellal (bien vu dans sa pratique, à un moment, cette absence de cadrage) de ne pas « se laisser dicter ou expliquer d'où on est ni qui on est ».

On aimerait qu'il y ait un « nous », interracial, extra territorial que la pensée et l'exemple de Fanon agglomèreraient naturellement.

Je me suis demandée en quoi et pourquoi serais-je de ses héritiers naturels ou légitimes - « subis ou choisis ? » me questionnerait Fanon avec son œil plein d'acuité. Son humanisme, ancré dans son expérience de médecin et son vécu personnel, inscrivait comme condition à la compréhension de l'Autre de chercher la vérité sur soi.

« Mais à quoi nous sert de devenir meilleurs à l'intérieur ? » lui demanderais-je aujourd'hui ? Nous vivons sous la mondialisation où les rapports de forces nous dépassent, où tout semble se faire sans nous et dans l'immédiateté, au gré d'intérêts économiques où l'on contrefait les événements, manipule les sensibilités, et où la violence s'est réorganisée, brouillant nos repères continuellement, tablant sur notre ignorance et décrédibilisant nos valeurs.

Peau noire masque blancs, je l'ai dit, cette lecture m'a fait mal. Elle charrie aussi les éléments d'un apaisement possible. Je fais « mien » l'impératif de Fanon : ne jamais devenir ce qu'il appelle « le « type négatif agressif obsédé par le Passé «. Et je le suis avec ferveur dans le déroulé de sa pensée jusqu'à son cri : il faut défendre « l'élan de la vie contre tout ce qui le paralyserait ».

Vous avouer qu'une nausée tenace m'habite à voir de plus en plus racialisés aujourd'hui, les problèmes humains, ethnicisées les questions sociales. Cet écœurement, ce mal de ventre que je reconnais. Tous les descendants de migrants, les hybrides, les nomades sédentarisés restent les enfants de la réalité, en éveil.

Et je ne veux pas pour autant être conduite à la longe jusqu'à la table d'un débat que je juge inepte, qui m'est insupportable. Le noir, l'arabe, le juif, le musulman, la femme, l'homosexuel, traités et acceptés comme catégories et ces réponses qui consisteraient à graduer, étalonner notre empathie, à hiérarchiser nos révoltes et nos indignations. Avons-nous besoin de cataloguer les individus sur leur façon de pisser, accroupie ou debout, leur façon d'aimer sexuellement ou leur façon de prier, pour distinguer les nôtres parmi...les nôtres!

Ne voyons-nous pas que dans ces figures c'est toujours « nous » — les humains — qui sommes ciblés et qu'à nouveau se propagent des idéologies identitaires qui sont des délires totalitaires enracinés dans la haine viscérale de l'Autre ayant pour seul projet l'effacement, la destruction. Plus discrète et inquiétante, cette évolution du vocabulaire comme autant de glissements sémantiques visant en les renommant à dissoudre la réalité des problèmes humains, à justifier les inégalités de traitement et retirer à certains leur visage. Comme nous nous retrouvons de moins en moins nombreux à user de ces mots qui nous contiennent, comme « dignité humaine ».

La fragilité et la souffrance des individus et des peuples sont appréhendées comme des nuisances et leur demande criante de liberté est soupesée avec cynisme, désinvolture ou totale indifférence. Le respect des libertés individuelles est taxé de « culture de la vulnérabilité ». Avoir un comportement humain devient une « variable d'ajustement ». Voilà que nous légalisons l'enfermement des migrants et nous organisons la sous-traitance de leurs persécutions. L'homme est en trop!

Dire quelque chose de mon ambivalence : devons-nous rêver de l'universalisme aujourd'hui ? Un_territoire sacralisé, en théorie hors sol et hors sang, mais préempté par certains et qui fonctionne comme un club réservé où l'on ne vous regarde pas en face, les yeux sur vos papiers et le tampon à la main et où il s'agit d'obtenir en récompense la sortie rêvée, l'exfiltration promise de la « catégorisation » ! Et alors l'universalisme nous enveloppera comme une peau reconstructrice, régénératrice comme on le fait aux grands blessés pour cicatriser et faire renaître une peau neuve « Oublie, tais-toi, sois mon reflet ou mon clone et tu seras des nôtres et tu recevras **ton** passe et ton arpent de légitimité, peut-être un siège à l'Académie Universelle ! » Ou au contraire, dois-je me rétracter de tout mon corps pour défendre la singularité de l'être humain, toujours récalcitrante ? Plus que le racisme, comme Fanon j'ai la terreur de l'uniformisation et du rien qui éteint de l'intérieur l'être humain.

Et aussi nous ne pouvons faire, que ceux qui se voient « racisés » tous les jours ne se ressentent comme « éternellement blessés », et qui suis-je pour négocier leur douleur ? Pour avoir la paix enfin ?

Lire Fanon aujourd'hui nous confronte à notre impuissance à changer durablement les mentalités et les comportements. Certains ne veulent pas voir les effets destructeurs de la stigmatisation et des inégalités dans l'accès au savoir et à l'éducation sur une jeunesse surexposée, en mal d'expression, assignée à des représentations négatives. On inculque à de jeunes individus un sentiment d'inutilité et on les renvoie à une dangerosité intrinsèque, au lieu de valoriser leurs potentialités et de soutenir leur désir légitime d'autonomie, leur besoin d'aller et venir librement. Ces jeunes des quartiers populaires qui ne sont pas « pris en compte » demandent justement à être « calculés». Ne sont-ils pas les adultes de demain ? Fanon leur crie de « peser de tout leur poids d'homme ».

Je veux parler aussi de tous ceux qui vivent à la périphérie de la société, qu'on laisse affronter seuls la violence des préjugés, la stigmatisation incessante de l'opinion publique, réduits à une masse anonyme, sans visages, menaçante, les entravant dans leurs mouvements en dehors de l'enclos, les poussant au désengagement de soi, les acculant à l'entre-soi, au repli mortifère, au ressentiment ou au rejet haineux de l'autre. Et quand il y a trop de désespérance, la fraternité est invoquée comme dernier liant, pour avoir chaud au moins, apaiser un temps les tensions... des frères certes mais pour faire quoi ensemble ? Dans l'espace intime de nos relations humaines, notre vie sociale au quotidien, nous ne sommes pas toujours à la fête... entre deux matchs de coupe du monde ! Non ? Et gare à des fraternités qui abandonnent la liberté, stagnent, macèrent dans le ressentiment et le manque d'estime de soi.

Aujourd'hui Fanon ne se réjouirait pas de voir, en guise de compensation ou de consolation, s'ériger la Tour substantialisée du Post-colonialisme. _Il ne s'attardait pas dans la rumination des blessures et des humiliations. C'était un lutteur du réel, l'esprit en éveil et le corps sensible, l'âme jamais satisfaite du mauvais sort de ses frères humains au présent.

Sommes-nous fatigués de porter ces questions, d'être sans cesse sur le front social et politique, et d'abord sur celui de notre vie personnelle, déçus par le peu de progrès moral et politique acquis, et s'effrayant des nouvelles formes d'ostracisme, de relégation, d'exclusion, appréhendant – tétanisés – l'avenir de nos enfants et petits-enfants ?

Je n'ai pas lu en *Peau noire masques blancs* un bréviaire, ni de quoi fonder un guide de développement personnel pour apprendre à contrecarrer les mauvais présages qu'une couleur de peau, qu'un nom étranger, qu'une singularité inscriraient au-dessus des têtes et sur un chemin de vie. Si nous n'en avons pas fini avec « *l'imposition culturelle irréfléchie* » et *la* « *déviation existentielle* », que Fanon observait, j'ai ressenti en lui la confiance qu'il met dans les capacités des hommes à pouvoir se libérer par l'intelligence et l'engagement dans l'action pour changer la réalité, ne plus subir. Voilà un texte qui fait naitre ou renaitre le désir de « *faire face au monde* ». « *Prends conscience des possibilités que tu t'es interdites, de la passivité dont tu as fait montre dans des situations où justement il fallait, telle une écharde, s'agripper au coeur du monde, forcer s'il le fallait le rythme du coeur du monde* » nous exhorte t-il.

« Parler une langue, écrit aussi Fanon c'est assumer un monde, une culture ».

Il reconnaissait aux écrivains toute leur responsabilité dans leur travail. Les œuvres parlent, touchent les individus. Oui, les personnages et l'univers que nous créons montrent quelque chose du monde et parle aux hommes des hommes. Toni Morrisson met à jour notre implication, dans son essai « Playing in the Dark » où elle analyse les représentations des noirs dans les œuvres de plusieurs écrivains américains : « Les écrivains savent toujours à un certain niveau ce qu'ils font ». C'est parce que la littérature est libre et puissante que les écrivains ne sont pas des irresponsables !

Pour moi, l'écriture est la réalisation de mon désir et d'un engagement pris au sortir de l'enfance. C'est là qu'est mon identité. J'ai choisi d'écrire pour chercher la vérité dans le foisonnement des identités. Les écrivains s'engagent avec leur langue, qui n'est pas seulement une langue maternelle, pour parler avec l'autre et vivre, mais celle nourrie par ses lectures, mise à l'épreuve dans l'écriture, une langue à soi qui rend visible et sensible autrement la vie, la sienne et celle des autres. L'espèce humaine se donne à voir et à ressentir dans la littérature, peut être reconnue dans toutes ses figures – quels que soient les noms et les lieux de vie des personnages – et même dans le champ de la science-fiction, ce sont nos empreintes!

Enfin, pourquoi faudrait-il tenir à l'écart le social et le politique ? Ce ne sont pas mauvaises fréquentations pour qui prétend dire le monde.

Mon nom a joué un rôle dans la réception de mes livres, avant lecture, dès le début. Au premier roman mais aussi de livre en livre, on a assigné à mes livres une place autre que celle à laquelle je m'attendais, aussitôt étiquetée et rangée en littérature étrangère. Je fais donc partie de ces écrivains français qui, alors qu'ils ont un « chez soi «, ici, squattent illégalement les rayons de la littérature étrangère, là-bas... Mais le livre est universel quand même ? S'il vous plait ? Doisje craindre, reconnue comme « autre », que mes romans n'aient pas un destin national, que mon travail d'écrivain ne trouve pas toute sa visibilité, et n'aurais-je pas aussi une catégorie de lecteurs assignée ? Car m'a été renvoyée régulièrement, s'appuyant un pied sur mon nom, l'autre sur ma banlieue natale que j'étais d'« une sensibilité particulière » d'où ressortait naturellement que mes livres ne soient pas avec les autres (où ? avec qui ?).

On m'a exposé qu'il y aurait des thématiques, une langue qui révèleraient cette sensibilité particulière. Je ne sais pas si Fanon estimerait que « la sensibilité particulière » est un progrès sur la couleur de peau, une avancée décisive sur le chemin de la reconnaissance. Et un jour viendrait la reconnaissance de la « sensibilité tout court « ?

Passé le premier émoi – je défie quiconque de trouver sous quel toit est située cette « chambre à soi » dessinée par Virginia Woolf où je me tiens pour écrire – on renonce vite à discuter avec des préposés au rangement. On constate avec soulagement, en rencontrant les lecteurs qui ont lu vos livres, que c'est bien dans l'intimité de la lecture qu'on se reconnait et que les lecteurs, libres, s'identifient ou pas à vos personnages. Tout se passe dans leur esprit et leur cœur et nous n'y entrerons pas de force !

Vraiment il y a longtemps que ne m'importe plus que mes livres soient rangés dans tel ou tel rayon, la marge me va plutôt mieux que serrée contre le sein étouffant, astreignant, de la littérature reconnue – je ne suis pas si seule, nous sommes quelques-uns, auteurs assignés à cette sorte «de francophonie intérieure », une enclave, un îlot où nous continuons d'écrire, tranquilles finalement et c'est essentiel, mais je l'avoue, parfois l'émotion dans ma voix, mes mains en mouvement me relient à d'autres qui s'effarouchent et se rebiffent contre ces assignations... cette façon que j'ai de perdre dans l'échange certains fils tendus, choisis par l'autre et avec lequel, de quiproquo en quiproquo, nous allons tisser ensemble mon bâillon, et non je ne veux pas abdiquer ma singularité, ma langue personnelle, ma liberté de création, en cherchant des stratégies pour entrer dans le club en veillant pour cela au choix des noms de mes personnages, et aux endroits où ils trainent, en contrôlant leurs propos et leurs mouvements dehors.

Aujourd'hui on demande aux écrivains de ne pas déplaire. Tant pis je ne plairai pas trop.

Et un jour je répondrai, par écrit, à une sentence que j'ai entendu prononcer sur mon travail qui jugeait mon univers comme trop pessimiste et charriant des motifs de discorde, lui reprochant de ne pas proposer d'issue ... de ne pas apporter réconfort et réconciliation ?

D'où vient qu'il y en a qui peuvent s'ébattre librement, avec jouissance dans l'auto-fiction et qu'on attende de certains qu'ils servent à quelque chose ?

Toi Derricote, la poétesse américaine, à propos des écrivains afro-américains, dans son beau livre « Noire la couleur de ma peau blanche » pose la question : « Pourquoi attend-t-on des écrivains issus de cette histoire-là, qu'ils résolvent les problèmes exposés dans leur œuvre ? ». Toi Derricotte, dont la lecture avec celle de Fanon m'a révélé une part enfouie de moi-même,

nous confie « le langage m'a sauvée ». Toi, le langage m'a sauvée, moi aussi.

Faut-il que la couleur de la peau pour n'être plus un critère de d'exclusion devienne un critère obsolète ? Ne serons-nous pas plus nombreux demain, issus du mélange de couleur, de cultures, de religions, rien que des égaux en différences. Et les identitaires seront de plus en plus isolés, non ? Puis-je faire cette projection optimiste ?

En lisant Fanon, m'est revenu soudain en mémoire le titre initial d'un de mes romans : « où est ta colère ? », auquel j'ai renoncé à la fin du travail d'écriture pour : « Presque Un frère ». Dans cette tension, s'inscrit sans doute toute mon ambivalence.

Comme en écho au titre du livre de Fanon, j'ai su précisément ce que c'était d'être « noire » quand j'ai assisté, dans un aéroport, à l'interpellation d'une jeune femme nigériane, cernée par des fonctionnaires de la Police des Frontières qui venaient de l'attraper et se repaissaient de son visage – comme la peau humaine, sous l'effet du désespoir absolu perd de sa couleur, prend la couleur de celle que l'on va jeter dehors.

(Texte inédit. Exposé au SILA d'Alger en novembre 2018, « Esprit Panafricain »)

*Tassadit Imache est romancière, née à Argenteuil en 1958. Son premier roman, *Une fille sans histoire* (Calmann-Lévy, 1989) a été très remarqué. A cette rentrée littéraire de 2019, le titre a été emprunté sans « préavis »... par une nouvelle romancière française, Constance Rivière pour traiter d'une toute autre thématique. Cinq autres romans ont suivi ainsi que d'autres publications. Un nouvel ouvrage doit paraître en février 2020.

Aimé Césaire insère dans *Moi, Laminaire*, en 1982, un poème pour Fanon. Cette image du silex sera reprise ensuite par critiques et écrivains dont Achille Mbembe et Raphaël Confiant :

« Par tous mots Guerrier-silex

le désordre s'organise évalueur des collines sous la surveillance d'arbres à hauts talons implacables pour tout mufle privé de la rigueur des buffles

ça

le ça déglutit rumine digère je sais la merde (et sa quadrature) mais merde

que zèle aux ailes nourrisse le charognard bec la pouture sans scrupules tant le cœur nous défaut faux le rêve si péremptoire la ronde de ce côté du moins s'exsude tout le soleil emmagasiné à l'envers du désastre

Car œil intact de la tempête

aurore

ozone

zone orogène par quelques-uns des mots obsédant une torpeur et l'accueil et l'éveil de chacun de nos maux je t'énonce

FANON

tu rayes le fer tu rayes le barreau des prisons tu rayes le regard des bourreaux guerrier-silex

vomi

par la gueule du serpent de la mangrove »

Alice CHERKI

A propos des textes psychiatriques de F. Fanon Préface à l'édition américaine

[Cette préface, écrite en 2013, pour la traduction aux Etats-Unis des écrits psychiatriques de Fanon, initiée par Roberto Beneduce et Nigel C. Gibson, n'a jamais été publiée malgré le projet abouti. Celuici a été stoppé car il faisait concurrence au projet piloté par les éditions de La Découverte et la Fondation F. Fanon et qui a donné lieu, en 2015 à *Frantz Fanon – Ecrits sur l'aliénation et la liberté. Textes réunis, introduits et présentés* par Jean Khalfa et Robert Young].

Préfacer le presque totalité des articles de Frantz Fanon, considérés comme purement psychiatriques est une tâche embarrassante à plusieurs titres.

D'abord parce qu'il est difficile, lorsque l'on a connu Fanon dans ses activités multiples et suivi aussi l'élaboration de sa pensée, de dissocier Fanon psychiatre, Fanon militant, Fanon penseur, Fanon écrivain.

En second lieu, car il s'agit de replonger dans le monde psychiatrique européen des années 1950, il y a près de trois quart de siècle et tout particulièrement dans une interrogation sur les rapports entre le neurologique et le psychiatrique. Or celle-ci a évolué depuis les travaux de Jackson et d'Henri Ey, très lus et commentés à l'époque. Sans s'étendre davantage, il suffit de citer les recherches, mondialement connues d'Oliver Sachs ou d'Antonio Damasio. Et à ce titre des articles de ce recueil tels que A propos d'un cas de spasme de torsion ou Quelques cas traités par la méthode de Bini paraissent datés. Et peut être plus encore Le trouble mental et le trouble neurologique, extrait de la thèse officielle de Fanon, portant sur les symptômes de l'hérédodégénération spino-cérébelleuse. Ils témoignent toutefois du fait que Fanon n'a jamais récusé le biologique et le neuro-pathologique dans l'apparition du trouble mental. Et surtout apparait déjà l'intérêt majeur de Fanon dans ce texte pour considérer l'aliéné comme une personne à part entière, y compris avec son délire d'une part et d'autre part de commencer à affirmer « l'intrication de la réalité sociale dans l'organisation du trouble mental », s'aventurant dans une lecture, laborieuse certes - nous sommes en 1951 - de la thèse de Lacan. Il en retira néanmoins cette citation : « Et l'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme, s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté ».

Il est intéressant de rapprocher cette citation retenue par Fanon de ce qu'il dira, quelques années plus tard, fin 1956, dans sa lettre de démission au gouverneur général de l'Algérie, Lacoste. Il soulignera que s'occuper de la folie, c'est rendre au fou sa liberté : « La folie est l'un des moyens de l'homme de perdre sa liberté » et « la psychiatrie se propose de permettre à l'homme de ne plus être étranger à son environnement », écrira-t-il alors.

Fanon ne niait pas l'existence de la folie. Il n'était pas un antipsychiatre. Et s'il s'insurgeait contre les barbares lobotomies et une certaine pratique d'électrochocs sans assistance au réveil et accompagnement de paroles avant et après, il n'était pas dans le refus de traitements médicamenteux et ne se serait pas opposé à l'usage bien conçu de neuroleptiques et autres molécules, mais avant tout dans un cadre relationnel, personnel et institutionnel favorisant l'émergence d'une parole et la reprise des bribes d'histoires en souffrance, tues, oubliées et surtout censurées.

La modernité de la conception de la psychiatrie telle que l'envisageait Fanon éclate dans tous ses autres textes. Dans notre temps actuel où l'abord de la souffrance psychique est mis en

catalogue pseudo-scientifique de notations diagnostiques du DSM, consciencieusement numéroté et où la pharmacologie est souveraine, chacun de ces textes insiste sur l'appréhension et la compréhension de l'aliénation et de l'homme aliéné dans l'ensemble des registres social, culturel, familial dans lesquels est amené à naître et se construire un sujet de langue et d'histoire. A notre époque régie par le principe d'efficacité, peu préoccupée de subjectivité, le triomphe du cognitivisme et des pratiques comportementales pour traiter la souffrance, cherchant à supplanter socialthérapie et psychothérapie institutionnelle, dont Fanon, élève de Tosquelles, s'est réclamé toute sa courte existence de psychiatre, est à son apogée.

Dans tous ces textes, que ce soit *La socialthérapie dans un service d'hommes musulmans*, coécrit avec Jacques Azoulay; *Les conduites d'aveux en Afrique du Nord*, co-signé avec Lacaton; *le TAT chez les femmes musulmanes*, rédigé avec Charles Géronimi; *Le phénomène de l'agitation en milieu psychiatrique*, conçu avec Asselah; la préoccupation majeure est de faire advenir une parole en restituant un environnement permettant pour chaque sujet de reprendre des traces laissées en rade. Il ne s'agit pas de reprendre dans cette courte préface chaque article. Il importe de souligner la pertinence des découvertes comme celle de l'inadaptation des planches d'un texte projectif, représentant par exemple un cimetière chrétien ou un escalier en bois d'un immeuble, très éloigné des représentations architecturales des patientes et patients algériens. Ou encore la découverte que la socialthérapie avec des hommes musulmans se doit d'employer d'autres référents culturels, historiques et sociaux que les techniques utilisées avec des aliénés baignant dans la culture occidentale.

L'institution soignante se doit d'instituer cet environnement. « Penser le service hospitalier comme instrument thérapeutique, c'est l'amener à être vécu par l'aliéné comme ce qui « enfin comprend » et non comme ce qui ampute, ce qui châtre », citation extraite de l'article *Le phénomène de l'agitation en milieu psychiatrique*, cosigné avec l'interne Asselah, qui fut arrêté et mourut sous la torture. L'institution se doit d'être le lieu d'une rencontre désaliénante. Ce texte sur l'agitation est à lire et à relire, petit bijou de modernité de nos jours où l'on préconise à nouveau, en France, les cellules d'isolement et les bracelets de contention. L'agitation, dit ce texte, est une modalité d'existence : « l'agité ne sait pas ce qu'il fait mais essaie de le savoir » et on pourrait ajouter *l'espère*.

Certes de nos jours dans l'abord du patient et de sa pathologie n'est plus évoquée ouvertement la théorie du primitivisme des indigènes noirs ou maghrébins pour expliciter tel ou tel symptôme, mais s'inscrit plus subtilement un certain « racisme culturel » faisant dépendre l'évolution du psychisme d'une culture donnée une fois pour toutes. Rappelons que cette théorie, défendue par l'Ecole psychiatrique d'Alger en Afrique du Nord et par Carothers, soutient que l'activité cérébrale des indigènes est régie non par le cortex supérieur, mais par le diencéphale, siège des émotions et du neuro-végétatif. Ce qui les entrapîne à céder à des conduites impulsives, leur empêche tout travail intellectuel et par conséquent les rend inaptes à un travail suivi.

Instituer un environnement permettant pour chaque sujet de reprendre des traces laissées en rade, exige également pour Fanon une modification profonde du fonctionnement quotidien de l'hôpital. Dans un texte comme « L'hospitalisation de jour en psychiatrie : valeurs et limites », il retrace son expérience de la nouvelle forme d'organisation de l'institution psychiatrique qu'il met en place à Tunis, à l'hôpital général Charles Nicolle. Ce sera non seulement, en 1959, le premier hôpital de jour en Afrique mais également un des tous premiers en Europe. Dans son texte, se lit la conception de Fanon concernant la prise en

charge de l'aliéné qu'il préférait appeler pensionnaire. Pas de rupture avec le milieu de vie : « le malade ne rompt pas avec son milieu familial et quelquefois son milieu professionnel et la symptomatologie psychiatrique n'est pas étouffée artificiellement par l'internement. »

Le dispositif de l'hôpital de jour permet une thérapeutique ouverte des symptômes et surtout des conflits sous-jacents, évitant de les *chosifier*. En outre, il laisse la possibilité à la relation soignant-malade d'être la rencontre de deux libertés. Et dans les soignants il faut inclure tout le personnel, internes, infirmiers, assistants sociaux et même secrétaires. Fanon attachait une grande importance à la formation des infirmiers psychiatriques qui étaient en contact direct quotidien avec les malades. Des anciens infirmiers de l'hôpital de Blida, ayant travaillé avec « le docteur Fanon », se souviennent encore aujourd'hui de leur changement de statut : ne plus être de simples gardiens répressifs, mais des agents actifs de la relation avec l'autre, l'aliéné. L'un d'eux, très âgé aujourd'hui, garde en mémoire cette anecdote. « Au réfectoire, je mangeais un morceau de pain quand le docteur est arrivé. Je me suis senti pris en faute et j'ai voulu cacher ce pain. Le docteur m'a dit : tu n'as pas à te cacher, au contraire, tu peux partager ce pain avec le malade dont tu t'occupes ». L'une des premières préoccupations de Fanon à son arrivée à Blida fut d'ouvrir une école pour la formation des infirmiers en même temps que d'enrichir la bibliothèque et d'ouvrir le champ des connaissances à ses internes. La guerre franco-algérienne mettra fin à ces initiatives.

Enfin, last but not least, Fanon fut un précurseur dans l'analyse des traumatismes de guerre et leurs conséquences sur plusieurs générations. On peut en lire tous les développements dans le Chapitre 5 des *Damnés de la terre*, dans lequel Fanon met en évidence tous les syndromes, des troubles caractériels jusqu'à la plus complète dépersonnalisation, liés non seulement aux actes de guerre, mais aussi à l'atmosphère de guerre. Il y aborde également les conséquences psychiques liées à la torture. Conséquences qui seront ultérieurement mises en évidence et analysées par des intellectuels et des psychiatres, ayant eux-mêmes subi ces tortures sous les dictatures d'Amérique Latine. Plus encore, Fanon avait averti sur les conséquences sur plusieurs générations de ces traumatismes. Il écrira : « Autrement dit, nos actes ne cessent jamais de nous poursuivre. Leur arrangement, leur mise en ordre, leur motivation peuvent parfaitement a posteriori se trouver profondément modifiés. Ce n'est pas l'un des moindres pièges que nous tend l'Histoire et ses multiples déterminations. Mais pouvons-nous échapper au vertige ? Qui oserait prétendre que le vertige ne hante pas toute notre existence ? »

Et déjà, dans l'introduction non publiée de *L'an V de la Révolution algérienne*, Fanon signalait : « toute une génération d'Algériens, baignée dans l'homicide gratuit et collectif, avec les conséquences psycho-affectives que cela entraîne, serait l'héritage humain de la France en Algérie » et il ajoutait en privé : « et en France ».

Lire et relire les œuvres de Frantz Fanon, non seulement le penseur du racisme et du colonialisme, mais aussi du psychiatre, chercheur engagé, est une aventure à partager.

Paris, septembre 2013

^{*}Alice Cherki est psychiatre, psychanalyste et essayiste, née en 1936 dans une famille juive algéroise. Elle a à son actif de nombreuses publications et est une des grandes spécialistes de l'œuvre de F. Fanon. Signalons l'ouvrage publié conjointement à Alger et en France, Mémoires anachroniques. Lettre à moi-même et à quelques autres.

Alice CHERKI Frantz FANON, suite...

Après l'édition du Frantz Fanon portrait au Seuil en 2000 (réédité en 2011, avec une postface substantielle), Alice Cherki a écrit la postface à la rééditions des Damnés de la terre à La Découverte en 2004. Elle a été conviée à intervenir dans différentes rencontres pour prolonger, en quelque sorte, l'apport déjà conséquent de son livre. Elle nous a confié quelques-unes de ses interventions. Nous en avons extrait ce qui nous est apparu comme des apports à l'information et aux analyses déjà engrangées.

La chronologie de ces interventions n'est sans doute pas essentielle mais elle permet de situer le propos et de repérer quelques-unes des nombreuses rencontres organisées autour de Fanon, de son œuvre, de son actualité. Il est patent qu'Alice Cherki s'adapte, à chaque fois, au profil de la rencontre dont nous donnons le thème central. Mon objectif n'est pas de donner un compte-rendu précis de chaque intervention mais, en piquant ici et là idées et citations, de donner l'envie d'aller lire. Elle ne cède jamais à la commémoration ou à l'édification monumentale, nous faisant toujours mieux comprendre la démarche de ce penseur.

Christiane Chaulet Achour

Juillet 2009 – Deuxième festival culturel panafricain d'Alger, Colloque international Frantz Fanon (7-8juillet – CNRPAH)

► « L'actualité de Fanon dans le monde d'aujourd'hui »

Le point de départ de l'intervention est de rappeler le lien essentiel chez Fanon entre la libération du sujet, de la culture et du politique à mettre en perspective avec les temps présents et leurs nouvelles formes de domination pour réinvestir la ligne de force « la culture comme mutation sociale vers un nouvel universalisme ». Car le danger aujourd'hui est la souveraineté de la pensée de l'identité que l'on veut faire admettre comme transcendante, non soumise à la contingence historique. L'exclusion ne concerne pas seulement l'Autre différent et étranger mais aussi « l'autre en soi, sa propre étrangeté, réduite au silence, comme une part morte de soi. On devient exclu de l'intérieur, enfermé de l'intérieur ». Alice Cherki remonte aux premiers textes de Fanon pour insister sur le maître-mot qui traverse son œuvre : Libération. « Il s'agit d'accoucher de nouvelles formes d'un sujet ni sidéré ni objectivé, mais naviguant dans ce qui est le tragique de tout mortel ».

11 mai 2011 – Journée d'étude à l'université de Cergy-Pontoise, consacrée à « Frantz Fanon, figure du dépassement - Regards croisés sur l'esclavage ».

► « Regards croisés Fanon/Césaire ».

« Ce qui les unit, c'est ce travail constant de la langue, plus insu chez Fanon que chez Césaire. Mais elle est dans tous les cas cette langue du corps qui va tordre la langue d'accueil qui est la

langue française ». On trouve chez Fanon et chez Césaire, « la même passion de la langue [...] faire passer par le corps la pensée pour que ce soit entendable, perceptible d'un corps à corps ». Et à propos de la « cicatrice », le positionnement du poète est différent de celui du psychiatre qui ne veut pas que « la blessure soit éternelle ».

Alice Cherki rappelle ses rencontres avec Aimé Césaire. La première en 2004 où elle lui pose « la » question que tant d'autres lui ont posée sur son combat pour la départementalisation en lieu et place d'une revendication d'indépendance. Césaire lui répond que, pour lui, elle était un passage et que ce qui prévalait était la justice et l'égalité.

Elle remonte alors dans le temps pour rappeler l'autre « rencontre », celle de la lecture de l'hommage de Césaire quelques jours après la mort de Fanon et elle met en valeur les deux éléments qui s'entrechoquent dans l'écriture de Césaire : le silex et la mangrove. Elle écrit :

« le guerrier silex, celui qui va couper, qui va se dresser et la mangrove inquiétante, angoissante, indécidable, ses méandres entre terre et mer, embouchure où à la fois peuvent surgir la pourriture et le limon, la démission et la résistance, l'échouage des discours et la subversion d'une ultime parole à la mer ».

Elle rappelle enfin leurs deux réponses, de Césaire et de Fanon, à Octave Mannoni qu'il faut lire conjointement.

Décembre 2011 – Frantz Fanon, un héritage à partager – Cercle F. Fanon de Martinique, Fort-de-France (éd. 2013).

▶ « L'homme est le bien le plus précieux. Penser l'aliénation du sujet au politique à la lumière des avancées de Fanon ».

Alice Cherki exprime tout d'abord ses réticences, pour ne pas dire plus, vis-à-vis d'études récentes qui utilisent des concepts de la psychanalyse sans les comprendre véritablement, en aboutissant souvent à des contresens.

« Fanon a montré comment l'écrasement politique, l'exclusion de la culture, les traumatismes de la guerre affectent au plus profond non seulement la liberté de la personne mais son psychisme et ce de génération en génération ».

Sa réflexion se centre sur les jeunes descendants des colonisés et sur une réflexion plus large sur notre temps présent :

« Ce temps est un temps gouverné par une société du mépris où triomphent le pouvoir de l'argent, son culte même, érigé en véritable idéologie, et la peur de l'autre. Ce, quelles qu'en soient les formes du Nord au Sud. Capital financier, corruption, assujettissement des plus démunis. Culture de la peur de l'autre conduisant à l'exclusion, puis à l'expulsion, au nom de lois iniques. Atmosphère sécuritaire des dits dominants, répressive et violente, même si c'est apparemment une violence " soft ". Dans les pays dit développés, le règne de l'évaluation est dominant : " J'évalue ton évaluation de celui que tu évalues avec comme finalité de le mettre à l'écart ou le licencier au nom de l'efficacité et de la rentabilité " : les suicides à France Télécoms et autres institutions, les gens de Détroit expulsés de leur maison et occupant des roulottes de fortune, les *harragas* et les bateaux échouant à Lampedusa, la privation aux Antilles de la culture des ressources propres au profit de grandes sociétés importatrices, y compris des produits de première nécessité à des taux surtaxés... on peut multiplier les exemples ».

Les laissés pour compte dans la société algérienne et des descendants des colonisés dans la société française : « En effet que se passait-il jusqu'à très récemment et se passe encore pour les nouvelles générations dans ces pays ? Non seulement ils se détournent d'une expression politique traditionnelle, mais opprimés par le système, privés du droit à la parole, ils se replient sur un clivage, une schize profonde de la personnalité. Sous une apparente soumission, avec une part morte de leur moi qui insiste pour se manifester et alors se décharge

en tensions musculaires, en réponse du corps sous forme de passage à l'acte ; ces décharges peuvent être, comme on l'a vu dans maintes situations, d'une grande violence, celle-là même que Fanon avait décrite dans *Les Damnés de la terre*. Ainsi que ce soit dans les sociétés des pays dit développés ou dans celles que l'on considère comme n'ayant pas accédé à la démocratie (laquelle et sous quelle prétention est cette énonciation?), partout se dessine l'aliénation des personnes, atteintes dans leur subjectivité même, traitées comme des objets et non plus comme des sujets ».

A l'appui, cette citation de l'analyse de Fanon : « « C'est pourquoi les rêves de l'indigène sont des rêves musculaires, des rêves d'action, des rêves agressifs. Je rêve que je saute, que je cours, que je grimpe. Je rêve que j'éclate de rire, que je franchis le pont d'une enjambée. Que je suis poursuivi par une meute de voitures qui ne me rattrapent jamais. [...] Tout est permis car, en réalité, l'on ne se réunit que pour laisser la libido accumulée, l'agressivité empêchée, sourdre volcaniquement. Mises à mort symboliques, chevauchées figuratives, meurtres multiples imaginaires, il faut que tout cela sorte ».

Juin 2012 – Les Rencontres d'Alger « Esprit Frantz Fanon » (AARC et éd. APIC), rencontres internationales, éd. en 2015)

► « Orphelins de Fanon ? »

Après un rappel succinct de ce que Fanon a représenté dans son parcours personnel, A. Cherki insiste sur « la force anticipatrice de Fanon, liée à sa formation de psychiatre formé à la social thérapie. Il a toujours lié l'aliénation de l'homme en tant que sujet politique, culturel, individuel. Il a montré comment l'écrasement politique, l'exclusion de la culture, les traumatismes de la guerre affectent au plus profond, non seulement la liberté de la personne mais son psychisme et ce de génération en génération ». Et c'est sur cette aliénation en trois dimensions qu'elle souhaite s'arrêter en commençant par le sujet politique.

Ne pass être orphelin de Fanon c'est œuvrer à la transmission de son œuvre en la mettant en dialogue avec notre présent. Dans sa conférence au MUCEM en mai 2016, elle recensera les points les plus importants à retenir. (cf. plus loin)

Juin 2013 – « L'Afrique aujourd'hui et Fanon », Alger, CNRPAH (actes édités en 2015). ▶ « Frantz Fanon, une voix : Alger-Le Cap »

Alice Cherki rappelle avec précision le rapport à l'Afrique subsaharienne de Fanon, entre 1958 et 1960 et part de ce texte qui exprime son dernier combat :

« Ce que je voudrais : de grands canaux de navigation à travers le désert. Abolir le désert, rassembler l'Afrique, créer le continent. Que du Mali s'engouffrent notre territoire des Maliens, des Sénégalais, des Guinéens, des Ivoiriens, des Ghanéens. Et ceux du Nigéria et du Togo. Que tous grimpent sur les pentes du désert et déferlent sur le bastion colonialiste. Prendre l'absurde et l'impossible à rebrousse-poil ».

Sont étudiées ensuite quatre étapes : Accra, 1958 – Rome 1959, Deuxième Congrès des écrivains et artistes noirs – Tunis 1960, Deuxième conférence des pays africains – Fanon, ambassadeur itinérant du GPRA.

« Il a su très tôt alerter les Africains sur les enjeux post-coloniaux, et le devenir des nations africaines. Comment, depuis sa mort, sa pensée a-t-elle subsisté en Afrique sub-saharienne ? »

2013 – Alice Cherki écrit la préface de l'édition américaine aux écrits psychiatriques de Fanon.

▶ Une appréciation équilibrée des articles du psychiatre en soulignant ce qui a été dépassé depuis son époque et ce qui, au contraire, était innovant et encore porteur de sens aujourd'hui.

Elle rappelle bien que Fanon était un chercheur engagé, un psychiatre militant. [Dans ce dossier, texte inédit de cette préface]

Eté 2015, texte d'une conférence sur Fanon

▶ Alice Cherki reprend la parcours biographique de Fanon en en éclairant les étapes et elle s'arrête sur le premier article publié, « Le Syndrome nord-africain » dont elle dit : « Il ne s'agit pas de la description clinique d'une maladie qui serait spécifiquement nord-africaine mais des effets psychosomatiques produits par les conditions de vie de ces exilés soumis au racisme ordinaire et destructeur. Il analyse et dénonce un regard médical méprisant traitant le patient maghrébin comme un objet et non comme un sujet en souffrance, coupé de ses racines et de tout avenir ».

Ce même regard nourrit son intervention de 1956, « Racisme et culture » : « Fanon luttait pour que soit offert à tout homme les conditions de possibilité d'une vie qui ne soit pas "une mort à bout touchant", une vie de sujet humain, exil psychique inclus ».

L'autre point important de la conférence tourne autour de la notion d'exil. Alice Cherki affirme qu'il n'avait jamais, contrairement à d'autres écrivains, célébré la nostalgie du retour au pays natal, ou pris l'exil pour source d'écriture. Le terme d'exilé ne fait pas partie de son vocabulaire.

« Pour Fanon, une culture est toujours altérée par le rapport à l'Autre et le nouvel universalisme qu'il promeut d'une façon anticipatrice est issu non d'une hiérarchie mais d'une transversalité. On voit combien cette position est très loin de celle qui fonde les replis identitaires sur une culture Une, une origine Une et même une histoire écrite à partir d'un point zéro de l'origine, sans parler de la langue ».

Conférence au MUCEM (Marseille), Mai 2016

► Le texte de cette conférence n'a pas été publié.

Alice Cherki y a retracé le parcours de Fanon psychiatre militant en pointant à différents moments de son exposé les données marquantes à la fois pour l'époque et pour aujourd'hui. Forte de sa connaissance approfondie de la période et des déviations de la psychiatrie en Algérie alors, elle insiste sur des pans oubliés de ce temps. J'ai relevé deux citations qui font le lien entre hier et aujourd'hui et le condensé de ce qui, de son point de vue, doit être retenu de Fanon.

« En mettant en évidence la destruction des valeurs culturelles et la dévalorisation d es modes d'existence du colonisé, son exclusion du champ de la culture, il montre comment les valeurs culturelles, le langage, les techniques de ce colonisé sont dévalorisés, déjetés, brisés. [...] L'expropriation, le dépouillement, la razzia, le meurtre objectif se doublent d'une mise à sac des schémas culturels ou du moins conditionnent cette mise à sac. [...] Les lignes de force – expression de Fanon qui dans notre langage moderne désigne les repères symboliques— qui sont chargées d'ordonner n'ordonnent plus. La culture ouverte et vivante sur l'avenir se ferme prise dans le carcan de l'oppression. Mais elle ne disparaît pas elle est à la fois présente et momifiée et, dans ce statut, elle atteste contre ses membres. La momification culturelle entraîne, ajoute Fanon, une momification de la pensée individuelle. Mais nous reviendrons sur ce texte car après avoir fait un tableau impitoyable de l'écrasement des colonisés sur tous les plans, il conclura son propos par ce qu'il appelle la vraie libération ». Et plus loin :

« La vraie libération de la culture pour sortir de sa momification, de son enkystement est de parvenir à cette conclusion que Fanon donne à la fin de son propos "Racisme et culture" :

"la culture "spasmée" et rigide de l'occupant, libérée s'ouvre enfin à la culture du peuple devenu réellement frère. Les deux cultures peuvent s'affronter, s'enrichir. L'universalité réside dans cette décision de prise en charge du relativisme réciproque de cultures différentes une fois exclu irréversiblement le statut colonial" ».

Alice Cherki liste, en quelque sorte, ce qu'il faut retenir de Fanon :

- « *Sa conception de l'homme : L'homme est le bien le plus précieux et la décolonisation de l'être" ne s'arrête pas aux indépendances.
- *Une analyse irremplaçable de l'aliénation sur le plan individuel, social et politique et le lien entre elles.
- *Son analyse du racisme et du colonialisme ; l'oppression tant politique, culturelle que subjective qui persiste même dans les états "dit démocratiques".
- *Description de l'état psychique du dominé : se prendre pour rien, recours à la sidération ou à la violence. La violence doit être organisée en lutte.
- *La libération doit être une vraie libération et non une répétition de la domination.
- *Sa conception de la culture et d'un nouvel universalisme
- *Son anticipation de psychiatre sur les traumatismes psychiques liés aux guerres et aux tortures et ce sur plusieurs générations
- *Et enfin son style ».

Octobre 2016 – *Politique Africaine*, n°143 – « Mobiliser Fanon » (dir. Roberto Beneduce) • « Fanon au temps présent. L'assignation au regard »

Dans ce texte, A. Cherki revient sur « les effets du regard de l'autre, de l'aliénation au regard de l'autre qui vous assigne à l'exclusion, de la violence que cela provoque et des conséquences psychiques que ce regard peut engendrer sur plusieurs générations ». La violence exercée sans espace de dialogue possible entraîne soit la sidération soit une violence erratique qui peut se retourner sur soi-même ou sur l'autre. Il ne s'agit pas du tout pour Fanon d'en faire l'apologie.

Alice Cherki réinsiste donc ici sur les effets d'une « transmission » non maîtrisée, porteuse de perturbations profondes sur les générations suivantes.

Octobre 2017, pour la revue Apulée

► « Pour Frantz Fanon, une lettre du XXI^e siècle »

« Quand, de ci de là, lors de plusieurs conférences vous vous évertuez à parler, micro en mains, de la pensée de Fanon et surtout de l'actualité de sa pensée devant un public attentif mais peu informé, vous essayez de trouver les mots pour transmettre, expliciter l'actualité de cette pensée. Ne s'agit-il pas de montrer qu'elle aide à résister à l'air du temps présent, un temps gouverné par une société du mépris, où triomphe le pouvoir de l'argent, son culte même, érigé en véritable idéologie. Et corrélativement sévit la peur de l'autre, quelles que soient les formes qui lui sont données du Nord au Sud.[...] Tenter d'expliquer comment l'analyse faite par Fanon des structures coloniales, intrinsèquement racistes et convaincues de la supériorité de " l'homme blanc " peut donc être retrouvée aujourd'hui dans le rapport dominants dominés et les conséquences auxquelles cela conduit chez les dominés. Rappeler l'enkystement de la culture, la sidération, le sentiment de n'être rien sous le regard du colonisateur qui conduit alors à une violence, violence du corps. Citer *les Damnés de la terre*, les passages dans lesquels Fanon décrit bien ce qu'il advient de ceux qui sont sans espoir ».

[...]

« Vous avez essayé de trouver les mots pour transmettre.

Vous avez fini. Vous attendez, blottie derrière l'estrade, les paroles de la salle.

Et toujours au cours du débat, un homme, généralement un jeune, se lève pour demander «Fanon, l'homme Fanon, comment il était ?» autrement dit Fanon, être vivant et un autre d'ajouter « On dit que Fanon était un homme en colère, qu'il était rude avec les gens qui l'entouraient, cassant, brutal ». Surgit cette nécessité de pouvoir se représenter l'homme vivant, sa façon de se déplacer, d'être avec les autres, de parler, de se mouvoir enfin. Se développe ainsi tout un imaginaire puisé dans des représentations éparses. Ne pas s'interroger sur cette nécessité, au temps du triomphe de l'image, et plutôt du « selfie » d'imaginer l'homme pour accéder à ses écrits.

Alors il faut répondre, évoquer un homme jeune, vivant, en mouvement, aimant rencontrer des amis avec de longues discussions autour d'un bon repas contrastant avec les frugalités du quotidien, adorant transmettre et encourager les plus jeunes, aimant les livres et le foot. Egalement rappeler Fanon impatient, impatienté devant la bêtise d'où qu'elle vienne. Il lui fallait jauger l'autre, venu d'ailleurs avant de faire lien. Fanon était attentif, généreux mais non inscrit dans la courtoisie au sens moderne de l'homme courtois. Il n'était pas un homme tranquille, du style à lire son journal en enfilant ses pantoufles, compte tenu aussi du fait qu'il avait entre vingt cinq et trente quatre ans. Il avait conscience – et en souffrait un peu – d'être en avance par rapport aux hommes de son temps. Et puis parce que cela intéresse semble-t-il les jeunes auditeurs ajouter que Fanon n'avait pas d'argent et a toujours eu des logements précaires ».

▶En 2017, en novembre aux « Journées cinématographiques de Carthage » et en décembre au « Festival du film engagé » à Alger, Alice Cherki a retracé les étapes d'un parcours et les apports essentiels de Frantz Fanon. Comme dans des prises de parole ou écrits antérieurs, elle ré-insiste sur le regard : le non assentiment du regard réveille la haine qui doit, dit Fanon, s'organiser en lutte. De telles perspectives, reprises aujourd'hui peuvent aider à une compréhension du mécanisme des extrémismes.

John Edgar WIDEMAN, Le Projet Fanon, 2013

traduit par Bernard Turle, Gallimard, « Du monde entier », 352 p.

Le roman du grand romancier afro-américain est certainement à ce jour l'œuvre littéraire la plus forte qui ait inséré Frantz Fanon dans sa texture. En 2013 et 2015, deux articles qui incitent à sa lecture ont été publiés : le premier par Catherine Simon dans *Le Monde*, le 18 juillet 2013 ; le second par Christiane Marcandier dans *Diacritik*, le 24 septembre 2015. Signalons une analyse détaillée du roman dans l'ouvrage de Christiane Chaulet Achour, *Dans le sillage de Frantz Fanon*, Alger, Casbah éditions, 2019.

Sur les traces de Frantz Fanon

Par Catherine SIMON

Certains morts ont de l'avenir. Ils deviennent, non pas des fantômes, mais des ancêtres doués de parole et capables, quelquefois, d'écouter les vivants. Frantz Fanon, par exemple. Emporté par une leucémie, en 1961, un an avant l'indépendance algérienne pour laquelle il s'était battu, le psychiatre martiniquais a laissé derrière lui une œuvre d'une puissante radicalité. Et un cercle d'opiniâtres fidèles qui, en dépit du temps, poursuivent le dialogue avec lui. Parmi eux : le grand écrivain américain John Edgar Wideman. Son roman, évidemment inachevé – comme le laisse entendre son titre –, explore mille et une pistes.

En voici une, qui ouvre le récit : un type comme vous et moi (presque...) décide, près d'un demi-siècle après avoir lu *Les Damnés de la terre* (Maspero, 1961), le dernier livre de Fanon, de lui écrire.

Double de fiction

L'auteur s'invente un masque, un double de fiction, un prénommé Thomas, qui vit à New York et reçoit chez lui, un matin, un colis effrayant : il y a une tête coupée dedans. Pour "corser l'affaire", explique l'auteur, une fiche accompagne le macabre paquet, où a été écrite, justement, une phrase de Fanon : "Nous devons immédiatement porter la guerre chez l'ennemi. Le harceler sans répit. Lui couper le souffle." Le début d'un polar, d'une enquête à suspense ? Le Projet Fanon fait mine d'y ressembler.

Mais il apparaît également comme une méditation sur l'écriture — "un procédé qui me contrôle autant que je le contrôle. Une espèce de bricolage de fragments libres dont la paternité est ambiguë", dit le Fanon de Wideman. Lequel se met en scène : il se regarde, lui, le romancier célèbre, lors d'une escale en Bretagne, en train de rédiger, précisément, une lettre à Fanon. Il a du mal à trancher. Va-t-il écrire un roman ? Des Mémoires ? De la science-fiction ? "Ce petit coup de pouce, ces catégories pourrait-on dire, c'est sur elles que j'ai tenté d'écrire pour y échapper, pas seulement ces dernières années, mais depuis le tout début."

D'ailleurs, le fameux livre pourrait se transformer en scénario, pour un film de Godard, "M. Jean-Luc, M. Lucky John, Monsieur Loyal maître de cérémonie", comme s'amuse le narrateur, qui ne sait jamais très bien sur quel mot danser.

« Cette cage érigée barreau par barreau pour enfermer ses mots »

Mais Fanon, dans tout ça? Mais il est là, bien sûr, partout chez lui. On suit le militant anticolonialiste en Afrique, à la fin des années 1950, quand il traverse le Mali et que les souvenirs de la Martinique, " les oiseaux, les grenouilles, les insectes, les monstres et les fantômes de son enfance", lui reviennent à l'esprit, "recyclés dans ce décor primitif". On regarde le jeune intellectuel errer dans les rues de Paris, la nuit, une fois refermé le manuel de médecine, quand l'étudiant part faire un tour, sortant "du cliché de sa chambre de bonne mansardée" et se promenant, "seul, toujours", dans cette ville "boule de cristal rougeoyante", où il entend "un cœur comme le sien qui bat".

On le file comme on peut, le perdant, le retrouvant, de Fort-de-France, en Martinique (où Fanon a passé son enfance), à Blida, en Algérie, où il tient ses consultations psychiatriques, jusqu'à son lit d'agonie, dans une clinique du Maryland, aux Etats-Unis, sans oublier ces dernières journées de travail, à Lyon, en 1961, dans cette chambre, où, malade, affaibli, il dicte à sa femme, Josie, le texte des *Damnés de la terre*. Le cliquetis de la machine à écrire, "ce vacarme, ce chaos, cette cage érigée barreau par barreau pour enfermer ses mots", retentit dans la tête du lecteur longtemps après que la dernière page de *Projet Fanon* a été tournée.

Des fifres bretons aux esclaves africains

Comme résonnent longtemps les riffs de Wideman, observant, par-dessus l'épaule de Fanon, un défilé de békés (les descendants des premiers colons européens) dans les rues de Fort-de-France : les pensées glissent et volent, passant des fifres bretons aux esclaves africains enchaînés dans les cales, comme si la musique même de ce carnaval grotesque chantait "le deuil de tribus défuntes, de musiciens morts, d'amants disparus, de nations irrécupérables". Mais, au fait, pourquoi Fanon – bon danseur, mais pas musicien ? Pour lui ressembler, explique d'abord le narrateur de Projet Fanon, dont on se fiche pas mal, à vrai dire, qu'il se prénomme Thomas ou John Edgar. "Je voulais devenir quelqu'un qui dirait la vérité sur la couleur et l'oppression" et qui "pourrait – qui sait – contribuer à libérer le monde du fléau du racisme".

Plus tard, le frère du narrateur, emprisonné pour meurtre, lui pose la même question, lors d'un parloir. Pourquoi Fanon ? "Fanon parce qu'on ne sortira pas de ce bordel, j'ai répondu à mon frère, et parce que lui, Fanon, il a trouvé la sortie."

Les figures tutélaires de Malcolm X et de Patrice Lumumba

Comme un écho à John Africa, leader d'un groupe rebelle de Philadelphie, tué par la police en 1985, présent dans *L'Incendie de Philadelphie* et dans *Deux villes* (Gallimard, 1994 et 2000), les figures tutélaires de Malcom X et de Patrice Lumumba – tous deux également assassinés – sont ici convoquées. A l'instar de Fanon, intellectuel, noir et engagé, ces deux hommes, *"inventèrent une nouvelle langue"*. Et c'est cela, bien sûr, qui fascine et passionne le narrateur (et l'auteur) de cet époustouflant roman à la phrase divagante, parfois difficile, follement mobile et maîtrisée.

D'un livre à l'autre, de *Damballah* (Gallimard, 2004), premier volet de la "Trilogie de Homewood", à ce *Projet Fanon*, John Edgar Wideman confirme son goût du risque. Et sa foi, teintée d'humour, dans une littérature conçue à la fois comme outil et objet de libération.

John Edgar Wideman: «Fanon, un nom tel le faisceau lumineux d'un phare»

Par Christiane MARCANDIER

À travers ses doubles – Frantz Fanon, Jean-Luc Godard –, John Edgar Wideman mène dans Le Projet Fanon (Gallimard) son questionnement politique. « Tout n'est qu'une seule et unique chose, à jamais, le monde que je fabrique à partir de moi-même, le moi-même que le monde fait de moi. »

Le *Projet Fanon*, John Edgar Wideman (né en 1941) le porte en lui depuis plus de quarante ans, depuis sa première lecture des *Damnés de la terre* (1961), un livre qui le révèle à luimême, à l'écriture, à la révolution nécessaire, la lutte contre le fléau du racisme, un engagement politique rageur. Fanon est l'autre rêvé, un modèle, un idéal... Mais l'enjeu est immense : Écrire Fanon revient donc d'abord à dire un échec, une honte, la culpabilité de ne pas être à la hauteur de ce double, cet élu. « *Si je ne pouvais vivre ta vie, ne pourrais-je l'écrire ?* » Ce que Fanon a forgé, par les mots, par les armes, c'est une « *nouvelle langue jamais entendue* » que Wideman projette de rendre.

Le « projet » s'avère longtemps une « tâche impossible ». L'écrivain voudrait « écrire ta vie » (celle de Fanon, auquel il s'adresse), « mot par mot, phrase par phrase », mais aussi se dire, lui, John Edgar Wideman, au regard de Frantz Omar Fanon, « m'écrire une vie à moi, faits et fiction, m'offrir la possibilité de construire des liens avec ta vie, d'autres vies ».

Le Projet Fanon (sobrement titré Fanon dans sa version originale parue en 2008 aux États-Unis) est pourtant désormais dans nos mains : le livre d'une vie, un livre qui n'a eu de cesse d'être repris, abandonné, réécrit à mesure que l'existence de son auteur comme l'Histoire évoluaient, le journal d'un écrivain au travail, interrogeant les rapports problématiques de l'écriture et de l'action. Faut-il, comme Fanon à la fois écrire, analyser décolonisation et émancipation des peuples et œuvrer par les armes ? La question taraude John Edgar Wideman depuis des années, elle devient centrale lorsque Thomas, double imaginaire de l'écrivain, reçoit chez lui, via UPS, un carton contenant une tête coupée, accompagnée d'une citation de Fanon qui exhorte à « porter la guerre chez l'ennemi ».

« Pourquoi Fanon », demande le frère de l'écrivain ? Parce que « le monde a besoin de Fanon ». Parce qu'il faut dire l'histoire de « Fanon, né métis et français dans la Martinique de l'apartheid, gamin soldat filant en Europe désireux de combattre sous le drapeau français pendant la Seconde Guerre mondiale, psychiatre dans une clinique en Afrique du Nord, où il traite bourreaux français et victimes arabes, sur quoi il se bat contre la France pendant la guerre d'indépendance d'Algérie, écrit des livres qui ont participé à l'ébranlement de l'empire colonial français, philosophe visionnaire pour qui l'humanité devait se libérer des fers de la perception raciale du monde pour devenir véritablement humaine ».

Dire Fanon est une urgence, « une question de vie ou de mort », pour se trouver, dire au monde où est « la sortie ». Mais Fanon ne sera pas la seule altérité convoquée dans le livre : Puisque "je est un autre", comme nombre de romans de Wideman, Le Projet Fanon multiplie les alter ego, « personnalités multiples, figures libres, formules libres » : Fanon, guide lucide ; Thomas, l'écrivain double imaginaire de Wideman ; Jean-Luc Godard (« Lucky John ») qui adapte Fanon et le propre frère de l'écrivain. « Lorsque Thomas écrira son livre sur Fanon, il empruntera des voix multiples dans le but de déguiser la sienne, de parler à l'abri d'un

masque comme Fanon lorsqu'il composa Peau noire, masques blancs. » Le masque cache et révèle.

Entre ces doubles de soi, « chaque chose reliée à d'autres, infinies chaînes de mots et messages » que tisse le livre, il y a les figures majeures – Fanon, la mère, le frère, Godard – et les silhouettes plus fugitives mais essentielles : Emmett Till, Romare Bearden, Julia Kristeva, Esther Morris, Malcolm X, connus ou non mais tous disent Wideman comme un rapport au monde qui passe par les mots, à l'image de ceux de la mère : « Dans ses histoires, elle aplatit et à la fois épaissit la perspective. Elle fourre tout, tout un chacun, tous les temps dans le présent, dans un flot de paroles intimes et immédiates, comme les tableaux de Bearden ». Commenter l'art du récit de la mère revient à dire son propre Projet Fanon, livre démocratique « au sens le plus entier du terme : chaque détail en vaut un autre ».

Le récit se fait flux (et reflux) de conscience, entre perte et découverte, mêlant les voix, les registres – citations de Fanon, lettres, collages, argot du frère –, faisant entrer le lecteur dans ce rythme syncopé : « nous imaginons ensemble ». Impossible de tenir simplement ce roman, le lire revient à entrer en lui, épouser ses détours, résister aux ruptures, suivre ses injonctions, sa violence directe : « En avant la musique. De toute façon, ce récit est bourré d'anachronismes. Si ce genre de choses te gêne, t'es mal barré. »

Chez Wideman, l'écriture part du trouble, explicité dans Suis-je le gardien de mon frère? (Brothers and Keepers, 1984). Comment comprendre ce qui a pu conduire deux frères, tous deux natifs d'Homewood, quartier noir de Pittsburgh, à emprunter deux chemins si radicalement différents? Robby a été condamné à la prison à perpétuité. Un « tragique enchaînement de circonstances qui causa la mort d'un jeune homme et en jeta trois autres en prison pour la vie ». L'écrivain tente de « capter » cet être si loin si proche, en tissant son propre récit des mots du frère : ce que ce dernier lui raconte lors de ses visites, mais aussi des citations de ses lettres, de ses poèmes. Suis-je le gardien de mon frère? mêlait « la mémoire, l'imagination et la réalité », en une prose sur le fil du rasoir.

Mais le récit n'a pu fermer la blessure et *Le Projet Fanon* revient sur cette fraternité que l'écrivain n'a de cesse de questionner. Sur le destin de ces Noirs américains que tout pousse aux marges : « combien de Noirs dans les prisons américaines », question rhétorique (nul point d'interrogation) à l'aune de sa propre famille : un frère condamné à la prison à vie pour meurtre, son propre fils condamné à la prison à vie pour meurtre. « Certains jours, une possibilité suffit à m'accabler : qu'il serait probable, cela ne tient à rien, après tout, que je sois mon frère. Nos sorts échangés, son lot le mien et vice versa. » « Qui suis-je. Où est ma place. »

À travers ce frère, c'est l'Amérique que Wideman interroge. L'Amérique de l'après 11 Septembre, traumatisée, incapable de penser l'autre que soi, justement. Une Amérique qui rappelle la France que définissait Jean-Paul Sartre dans sa préface des Damnés de la terre : « La France, autrefois, c'était un nom de pays ; prenons garde que ce ne soit, en 1961, le nom d'une névrose. »

À ce qu'il juge la fin de sa vie, Wideman comprend qu'« écrire des romans m'a marginalisé autant que j'étais marginalisé par ma supposée appartenance à une race ». Le Projet Fanon lui permet de revenir sur son œuvre et de mesurer à quelle « impasse » ses écrits l'avaient mené. L'impasse est rhétorique puisque tous les fils des textes antérieurs sont dé- et renoués, repris. Wideman explore son rapport à l'écriture comme à la politique (indissociables), il lie

exploration intime et thriller, mémoire et récit fantastique, autofiction et épopée d'un peuple condamné, récit et pamphlet. Rien de linéaire dans ce texte, mais une conscience qui se déploie, épouse les méandres d'une urgence, à l'image de ce trajet en train avec la « France qui défile », une « vue panoramique » « présente et passée qui défile », les moments flous, les soudaines focalisations sur un détail, « une scène de carte postale », entre mouvement et immobilité, dans ces paradoxes que la prose inouïe de Wideman excelle à capter.

Wideman l'écrit dès les premières pages de son *Projet Fanon*, en rappelant une légende des Igbo du Nigeria : « on ne meurt pas tant que les vivants se souviennent de nous, tant qu'ils continuent de raconter des histoires sur nous ». Il y revient en toute fin du livre : « Exister dans les pensées et les histoires d'autrui maintient les morts en vie, affirment les Igbo. » De fait « le langage (et donc le récit et le sens en général) à la fois avance et recule dans ce que nous nommons le temps » – ce qu'enseigne « la grammaire sumérienne qui emploie le futur pour évoquer le passé ».

- « Là » se tient le projet impossible et pourtant réalisé de Wideman :
- « Cher Frantz Fanon

Comme vous l'avez sans doute remarqué par vous-même, j'ai du mal à préciser si mon projet en cours sera fiction ou pas, roman ou mémoires, science-fiction ou histoire dramatique, bonjour ou au revoir. Un simple coup de pouce d'un côté ou de l'autre et peut-être qu'il pourrait entrer dans l'une de ces catégories. D'un autre côté, du côté de la main censée vérifier ce que fait l'autre, ce petit coup de pouce, ces catégories pourrait-on dire, c'est sur elle que j'ai écrit ou tenté d'écrire pour y échapper, pas seulement ces dernières années mais depuis le tout début.»

Le Projet Fanon est une œuvre vertigineuse, un livre ouvert, refusant toute clôture – les frontières étanches des genres littéraires comme les barrières sociales édifiées par certains pour conserver leur pouvoir sur tous –, celui de tous les possibles. « Alors peut-être sera-t-il possible de redessiner le monde », écrit Wideman. Le Projet Fanon, cartographie de l'intime et du politique, indissociables, est cette utopie à l'œuvre, éternel « projet », mouvement vers l'avant, comme l'illustre le dernier mot du livre : « Parle ».

Messaoud Benyoucef et Frantz Fanon

Bouba TABTI-MOHAMMEDI*

En 2002, le dramaturge algérien, Messaoud Benyoucef (1943-2017), a publié une pièce, *Dans les ténèbres gîtent les aigles*, aux éditions de l'Embarcadère. Elle est créée par la compagnie Bagages de sable en 2003 dans une mise en scène de Claude-Alice Peyrottes. Le titre étonnant est emprunté à Hölderlin, mis en exergue : « Proche est le Dieu/Et difficile à saisir./Mais dans le danger croissant/Croît aussi la vertu qui sauve./Dans les ténèbres gîtent les aigles,/Et les fils des Alpes/Franchissent sans peine l'abîme/Sur des passerelles légères ».

La pièce est présentée comme « une tragédie historique, à partir de faits avérés, authentifiés, de l'histoire de la guerre d'indépendance de l'Algérie, entre 1954 et 1962 ».

La sombre beauté de l'exergue préfigure la tonalité de la pièce et l'envergure de ses héros car ce sont deux immenses personnages que l'auteur choisit de mettre en scène à un moment fondamental de l'Histoire commune dans laquelle se dissout leur histoire personnelle. Le spectateur est ainsi installé dans l'accueil de « héros », aigles des ténèbres, Frantz Fanon et Abane Ramdane. Leurs chemins se croisent en 1956, « an II de la révolution algérienne », nous faisant plonger « dans la fabrique de l'histoire » comme le dit « l'écrivain » qui fait office de narrateur et qui, autre Virgile, se propose lui aussi, de « chanter (...) les armes et les hommes ».

Le prologue expose le projet : « les héros seront les premiers broyés par la machinerie qu'ils auront mise en branle ; mais après qu'ils auront accompli ce pourquoi ils ont été sélectionnés et qui n'est pas ce qu'ils croyaient poursuivre obstinément ». Plus loin, il précise encore, donnant la parole au dramaturge : « J'ai choisi de dire l'exemplarité de deux histoires individuelles prises dans la grande Histoire et la faisant tout à la fois, deux vies qui paraissent encore plus extraordinaires lorsqu'elles sont rapportées à leur si courte durée ». Rappelons que 1956 est celle de ce que le pouvoir colonial a nommé « la bataille d'Alger ».

Le texte se présente comme « théâtre/roman » et se structure en trois actes, eux-mêmes divisés en scènes plus ou moins longues et encadrés par un prologue et un épilogue pris en charge par « l'écrivain » qui assume en quelque sorte le rôle du coryphée. Il revêt un aspect de tragédie d'autant plus marqué qu'un statut de héros est donné aux deux personnages par leur caractère exceptionnel autant que par la fulgurance d'une vie brutalement interrompue dans son élan.

Alger, Tunis, la Mort : les titres donnés aux trois parties font de la mort le dernier lieu du combat commun. Cette fin est comme pressentie par les personnages qui savent que le temps leur est compté pour mener à bien l'immense tâche à accomplir et ce resserrement du temps installe l'angoisse non pas de la mort elle-même – cette peur-là n'est jamais présente – mais de la tâche inachevée : « J'espère que j'aurai le temps de l'écrire » dit Fanon à propos du livre qu'il porte en lui et à la maturation duquel le texte nous fait assister et, plus loin, élargissant son propos : « Qui sait de combien de temps nous disposons pour mener à bien nos projets sur cette terre... »

Le récit de ce moment de la guerre d'Algérie que la bataille d'Alger va engager « dans un processus d'ensauvagement » se trouve éclairé par la figure des deux personnages auréolée par la force de leur conviction, la profondeur d'un engagement total, raisonné, responsable, d'une lucidité qui n'empêche pas le rêve de l'idéal à atteindre quel qu'en soit le prix à payer. Ils nous sont cependant présentés dans leur humanité, avec leurs émotions, leurs craintes, leurs interrogations : ainsi retrouve-on cet aspect de Fanon présent dans *Peau noire, masques*

blancs : « ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge ». Et le caractère impulsif de Abane apparaît en différents points du texte comme la nécessité de certains compromis d'ordre stratégique.

Si le récit se focalise sur Fanon et sur Abane, il fait aussi leur place à d'autres personnages tous différents mais rendus proches par les choix qu'ils ont faits et émouvants par le rêve d'une Algérie plurielle qu'ils incarnaient.

La réussite de la pièce tient en particulier à deux raisons; la première, technique, si l'on peut dire, est que le récit réussit, malgré sa brièveté et aussi grâce aux intrusions de l'écrivain, à rendre palpable la situation de guerre avec la menace permanente qui pèse sur les personnages, les conflits latents ou exprimés au sein du mouvement national, les craintes qu'éprouvent les plus lucides sur les problèmes à venir, le but à atteindre – l'indépendance du pays – n'impliquant pas leur résolution immédiate; il réussit aussi, à montrer la maturation d'une pensée, celle de Fanon, sans lourdeur ni didactisme appuyé, de façon lyrique parfois, émouvante toujours, comme il réussit à rendre le caractère impétueux, impulsif, parfois violent d'Abane tout en montrant qu'il est le corollaire d'une immense honnêteté et d'une grande exigence intellectuelle et morale.

La deuxième raison qui rend la pièce si attachante, c'est qu'elle nous fait mesurer l'actualité de Fanon, de ses réflexions, de ses interrogations qui sont encore les nôtres sur le rôle de la violence, sur le racisme, sur les survivances du colonialisme après les indépendances, sur le danger des « dictatures tribales »; de même, elle nous rappelle que le combat mené par les deux hommes est toujours à mener, que « la primauté du politique sur le militaire » n'est pas chose dépassée, que le rêve d'une Algérie multiple, fraternelle, n'est pas une utopie condamnée par la brutalité de notre monde.

Le travail théâtral de Benyoucef choisit d'éveiller Fanon au cœur même de la guerre de libération nationale, aux côtés de celui avec lequel il a tissé une amitié, éphémère de par la situation de guerre mais réelle, construite sur une convergence d'objectifs ; car l'autre acteur, Abane Ramdane est un des responsables algériens prestigieux, éliminé par les siens au terme de luttes internes de pouvoir. Il fut assassiné à l'âge de 37 ans ; Frantz Fanon mourut d'une leucémie à l'âge de 36 ans. Ces vies fauchées en plein élan ont pu aussi contribuer à la fascination du dramaturge. Tissant une comparaison entre ces deux figures, Bélaïd Abane écrit, en 2011 : « Autre trait de caractère, commun au révolutionnaire et à l'intellectuel : le rejet de tout compromis avec l'ordre dominateur qu'il soit racial ou colonial, le refus des voies secondaires et des idées en demi-teinte. Un caractère entier partagé, qui a sans doute inspiré le dramaturge, lequel a eu l'heureuse idée de les réunir au théâtre ».

*Universitaire algérienne.

[Pour un complément d'informations sur ce sujet, lire :

*Bélaïd ABANE, « Fanon, Abane : une rencontre brève mais intense dans le tourbillon de la révolution algérienne », article publié en deux parties dans *Le Quotidien d'Oran*, nov. 2011. Article paru dans sa version originale dans *Living Fanon – Global Perspectives – Contemporary Nlack History*, edited by Nigel C. Gibson, Palgrave Macmillan, New York, June 2011.

*Pierre et Claudine CHAULET, Le Choix de l'Algérie – Deux voix, une mémoire, Alger, éd. Barzakh, 2012, p. 161 et sq.]

Anouar Benmalek ou l'assainissement du passé : une poétique du dépassement

Salah AMEZIANE*

Evoquer Frantz Fanon aujourd'hui, revient à convoquer la longue période impériale et un moment crucial de l'Histoire contemporaine, en l'occurrence le tournant de l'après-guerre (1939-1945), tournant qui a vu le monde se transformer sous l'impulsion du mouvement et de la pensée anticolonialistes. Le parcours et l'œuvre de Fanon se situent au cœur même de cette dynamique et de son contexte. Du coup, évoquer Fanon nous mène à faire un détour par l'expérience algérienne (1830-1962) qui lui a servi, corrélativement, d'espace de réflexion, d'engagement, et de pensée notamment à travers la notion du *dépassement* qui occupe le centre de son œuvre. Elle est l'objet de notre lecture ici.

Il est inconcevable encore aujourd'hui, de penser l'Algérie contemporaine sans faire appel aux textes de Fanon, tout comme il est fondamental de connaître l'histoire de l'Algérie pour considérer avec profondeur la pensée de celui-ci. Cela explique le rattachement, à travers cette lecture, de la pensée de Fanon à l'espace algérien : il s'agit de montrer l'impact de celle-ci sur la "sensibilité" algérienne notamment à travers la littérature de langue française, plus précisément à travers un roman d'Anouar Benmalek, *L'Enfant du peuple ancien* (Pauvert, 2000), récit qui offre une situation qui réunit un ensemble d'éléments historiques et situationnels qui s'inscrivent dans ce sillage du dépassement. [Nous n'avons retenu ici que la seconde partie portant sur le texte de Benmalek].

A l'image du roman francophone, née de l'ère coloniale, le roman algérien a hérité de la nécessité du passage par l'Histoire : autrement dit, l'irruption récurrente de l'Histoire dans l'écriture. On sait que l'Histoire coloniale – expérience commune des colonisateurs et des colonisés – est à l'origine de ce volet de la littérature algérienne et que la mémoire se trouve justement inscrite dans la langue de l'écriture : « c'est dans la langue, que ce qui est passé a une assise indéracinable », écrivait Hannah Arendt. D'où la nécessité d'accomplir le continuel travail de mémoire et de remémoration, d'exterritorialisation et de dialogue... et de perpétuer « la guerre de l'imaginaire » qui refonde, réinvente, recrée et répare. Ainsi, la langue et l'écriture ne sont pas seulement l'instrument de la mémoire et du passé, elles en sont aussi la source et la matière. Dès lors, la littérature peut être porteuse d'un savoir historique : il arrive que la fiction romanesque s'appuie sur ce savoir et le témoignage et assure la transition entre mémoire et Histoire.

Depuis une trentaine d'années, on assiste à un retour de/à la mémoire : entre exhumation et réhabilitation, le travail de mémoire n'échappe pas aux manipulations et aux surenchères. Comment saisir, dans ce contexte, le passé et comment assainir le présent ? Comment faire un travail de mémoire sans tomber dans les perspectives monolithiques ? Comment faire que les expériences du passé servent le présent ?

La littérature francophone est souvent voyageuse, migrante et expatriée. Elle participe au travail de mémoire tout comme elle contribue au métissage culturel. L'œuvre de Benmalek, retenue ici comme exemple, s'inscrivant dans le sillage de Fanon, se développe à partir du contexte contemporain (les dernières décennies) à la fois dans le cadre algérien, marqué par la violence, et dans le cadre international marqué par la mondialisation et la persistance des rapports hégémoniques. Les considérations politico-économiques étaient au centre des

réflexions de Fanon sur le colonialisme, notamment dans le traitement du problème du Sahara qui a radicalement changé la donne dans le conflit franco-algérien comme rappelé en introduction de *L'an V de la révolution algérienne*.

Publié en 2000, *L'Enfant du peuple ancien* est le quatrième roman d'Anouar Benmalek. Remarqué et salué par plusieurs prix (et objet d'un projet de film), ce roman offre une construction originale. Dans une démarche d'exploration et d'exhumation mémorielles et historiques, constante chez ce romancier, Benmalek offre une fresque romanesque d'une réelle densité. Il fait de l'écriture un espace d'aventure, de rencontre, d'échange, de solidarité. Un espace qui, au-delà des événements et des expériences historiques, explore l'humain. C'est sous le signe de l'aventure humaine dans ce qu'elle réserve de violent, d'inattendu, d'improbable, de révélateur que s'inscrit ce roman. Il offre une écriture qui *ouvre* les chemins du monde. Un exemple de dépassement...

Le récit de *L'Enfant*... fait rencontrer trois personnages, trois histoires, trois mémoires : d'abord, l'histoire de Kader qui à la suite des soulèvements contre la présence coloniale en Algérie en 1871, se trouve emprisonné puis déporté en Nouvelle-Calédonie; ensuite l'aventure de Lislei, une jeune insurgée qui, prisonnière à la suite des événements de la Commune à Paris, en 1870, subit le même sort, la déportation vers la même île; enfin, au centre du récit, le destin tragique de l'enfant Tridarir, victime de l'extermination des Aborigènes par « l'homme blanc » en Tasmanie (Australie); il sera rencontré et recueilli par Kader et Lislei, tous deux évadés sur la même embarcation où se trouvait l'enfant aborigène. C'est le début d'une pérégrination périlleuse qui les unira pour la vie et les établira définitivement sur cette terre inconnue qu'est l'Australie, « ce "pays de la chance", si cruel envers ses premiers habitants » (310) que l'expansionnisme franco-britannique a atteint même au bout du monde.

Ce « décentrement spatial » (le fait de s'éloigner de l'espace national) – exemple de dépassement géographique - ouvre de nouvelles perspectives en matière d'exploration littéraire. En ce sens, le texte de Benmalek peut se lire à la lumière des nouvelles donnes du monde actuel et son caractère « globalisant ». Ce texte retrace les mouvements et les événements qui, en grande partie, ont façonné le monde actuel, à savoir les rapports de dominations et d'expropriation nés avec l'expansion des Puissances (anglaise et française en particulier) au XIX^e siècle, ce qui explique l'étendue spatiale et géographique qu'explore le récit qui passe par l'Algérie, la France, la Syrie, la Nouvelle Calédonie, la Tasmanie, l'Australie... Le récit inscrit de la sorte plusieurs conflits dans une même expérience globale. Car, il s'agit d'un même mouvement, celui de « l'exploitation de l'homme par l'homme » : l'expérience de l'esclavage, du colonialisme et de la dépossession des masses prolétariennes (communardes) se rejoignent dans cette entreprise de confiscation; en l'occurrence d'un tournant majeur de l'histoire contemporain, tournant qui offre des situations plurielles : on peut parler d'un moment générateur d'histoire qui peut se lire en écho à ce tournant du siècle. Cette toile de fond faite d'événements mentionnés par des dates et des lieux les certifiant comporte une valeur historique et documentaire bien qu'elle ne constitue pas l'essentiel du travail d'écriture et de création.

Le récit ne vise pas uniquement la restitution de la vérité des faits ; il prend appui sur la réalité historique pour atteindre la fiction, la vérité de la fiction. L'autorité est accordée à la subjectivité, donc aux individus (personnages) qui semblent ainsi condenser ces drames individuellement. Il s'agit donc d'un roman de l'Histoire, celle de l'homme : d'où cet assemblage des mémoires, des personnages, des aventures, et par la suite des genres, des formes, des registres. On peut observer dans toute l'ouvre de Benmalek une construction

récurrente et répétitive : à savoir ce lien direct qui exploite l'impact immédiat de l'Histoire sur l'individu dans sa subjectivité, son intériorité. Cette approche de l'événement à partir de l'intériorité humaine, renvoie aux analyses fanoniennes qui replacent l'individu au centre d'Histoire. Seule la littérature est justement en mesure d'assurer cette transition, ce passage. Les situations extrêmes s'avèrent ainsi révélatrices de la nature humaine, de ses limites, voire de sa mesure.

Benmalek a hérité du besoin de transformer le monde et sa condition : cela s'explique par ses choix littéraires (thématiques) qui s'appuient sur un travail de révélation des "silences de l'Histoire", apparenté à un certain engagement intellectuel. L'adoption d'un récit rythmé par de nombreux événements, incidents et péripéties, permet action et transformation des situations et des personnages. Les parcours individuels retracent et figurent les différents conflits, leurs déroulements, leurs impacts : la perspective *individuée* permet une sympathie assurée.

Le roman *L'Enfant du peuple ancien* est l'exemple d'une altérité « problématique » — minée de préjugés préconçus sur l'étrangeté — qui deviendra féconde, c'est-à-dire transformée. L'auteur fait de l'espace romanesque, un espace où s'exerce l'humanisme, un lieu d'adoption de l'Autre, de solidarité et d'échange avec l'Autre. Victime de préjugés raciaux — portés notamment par sa nomination (négro, kangourou, animal...) — Tridarir, sera sauvé par Kader et Leslei : à un moment, cet enfant aborigène est « [leur] unique raison de vivre et [leur] plus grande défaite » (11) : cet épisode atteint ainsi la condition d'une responsabilité et d'une solidarité qui s'inscrivent et se situent au-delà des appartenances raciales.

Le travail de restitution est soumis à la réflexion, notamment l'explication du schéma répétitif de la dépossession, de l'exploitation, et de la justification raciste. Un des personnages analyse l'exemple des Canaques. Cette construction par « mise en ensemble » des événements et conflits, permet de déjouer certains schémas mais aussi une certaine répétition de l'Histoire et la perpétuelle substitution des rôles. C'est dans ce sens, que le texte offre une vision analytique et critique, notamment en soulevant l'exemple des bagnards anglais qui capturent les aborigènes, en relatant l'exemple des déportés algériens et français ayant pris part à la chasse aux Canaques (96).

Le travail de témoignage/transmission occupe une place importante : la narration « intermédiaire » qui associe le factuel et le fictionnel offre un "hébergement" à la mémoire des victimes et des survivants du mouvement impérial (la communarde Lislei, l'insurgé Kader, le survivant Tridarir...). Du coup, elle bâtit des passerelles entre les expériences, entre le passé et le présent. Benmalek réveille ici un épisode extrême : l'extinction du peuple autochtone de Tasmanie, « effacé de la surface de la terre » par des « méthodes cruelles ». Après une longue période de capture et de déportation, l'enfant Tridarir, dernier des rares survivants, assiste à l'empoisonnement et l'éventrement de ses parents sacrifiés par "la soif de profit" au service de "cause scientifique" justifiée par le préjugé racial. On ne peut s'empêcher de penser à Darwin et sa théorie sur « la sélection naturelle».

On peut qualifier cette écriture de « réparatrice » et de « réhumanisante », c'est-à-dire une écriture qui vient après le désastre : aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est durant les circonstances de déshumanisation que l'homme se découvre humain ; c'est à ce moment que l'homme a besoin de l'homme, que l'homme peut se mettre au service des autres hommes, ce dont témoigne, dans le récit, le dévouements de Kader et Lislei pour sauver Tridarir du commerce esclavagiste.

Le récit revient ainsi sur des expériences douloureuses, non pour creuser les plaies, mais pour les effacer et les dépasser. C'est une écriture qui interroge le passé pour mieux « l'assainir », une écriture qui s'inscrit dans la résistance par sa logique discursive lucide, apaisée, analytique. Elle fait résonner des voix disparues, qu'on n'a pas entendues. C'est ce qu'incarne le personnage Tridarir « le taciturne » qui, en fin de parcours, dans « une incompréhension incommensurable » se pose la question essentielle, existentielle, ontologique : « Pourquoi ont-ils fait cela ? Pourquoi nous ont-ils exterminés ? » (309)

On sait, pour reprendre Fanon, que « le malheur de l'inhumanité du Blanc est d'avoir tué l'homme quelque part ». Cette pensée peut éclairer et éclaireir davantage la lecture de ce texte et sa portée. C'est la question de l'inhumanité de l'homme qui se trouve ainsi posée. C'est la question de l'éthique qui se trouve face à la tentation du cynisme.

Remontant le *Temps* dans ce roman d'aventure au cheminement initiatique, Benmalek travaille le mythe du Retour – plutôt de l'impossible retour – à la terre "maternelle", motif inséparable de cette ère de déportation inaugurée par les Temps modernes. Chacun des trois personnages vit dans l'espoir, l'attente d'un retour : Kader rêve de son Algérie, Lislei de revoir la France, et Tridarir cherche désespérément sa Tasmanie natale. C'est en fin de parcours que les trois êtres, réunis comme même famille métissée, semblent s'apercevoir qu'on n'habite que son humanité, c'est-à-dire le fait d'être avec l'*autre* et avec son *prochain*. Ce sont les derniers mots du personnage-narrateur en épilogue : « La joie de ma petite-fille m'a fait l'effet d'un baume sur le cœur [...] Je me fichais bien maintenant de l'Algérie, de la France, de l'Australie [...] J'ai pensé aux deux doux sauvages de ma tribu. A Lislei. A Tridarir. A la débâcle de notre amour puisqu'ils étaient morts.» (318)

Cet extrait qui clôt le texte donne au roman son caractère humaniste et cosmopolite : l'amour de l'Autre dans sa différence semble constituer le fond de cette traversée romanesque. La mesure de l'homme, dans les textes de Benmalek, réside dans la capacité de partage et de passage, donc de dépassement. Cette proximité de l'Autre se manifeste à travers la place accordée aux langues, au passage des langues : chacun des trois personnages en acquiert une nouvelle comme dans un élan vers l'Autre. La concurrence des langues est centrale dans ce cadre impérial : l'auteur introduit l'anglais avec récurrence comme pour rappeler l'expansion de cette langue impériale dans ce « nouveau monde » ; le français, la langue de communication avec Lislei; la langue de Tridarir, celle de « l'île de son enfance » qu'on retrouve à travers quelques mots et plusieurs interrogations. [...] Comment remédier à cette solitude de sa langue en disparition. (Le problème de disparition des langues est toujours d'actualité). Comment sauvegarder la mémoire après la perte de la langue ? La langue n'estelle pas la porteuse de la mémoire ? L'Arabe, « la langue d'avant l'exil » représente le dernier lien d'attache de Kader avec le pays natal : le lien est porté par l'écriture à travers Le Livre des Chants, « le livre de poésie, l'unique souvenir palpable qui [lui] reste de [son] ancienne existence » (15), comme réservoir de mémoire face à la solitude et l'éloignement. On sait que le texte francophone a hérité de la surconscience autour de la question des langues notamment pour les auteurs du Sud, issus des anciennes colonies. La francophonie littéraire constitue à ce titre un terrain de passage et de traduction dans la mesure qu'il fourmille de langues orales passées à la transcription ou la graphie en français.

La proximité et le dialogue des langues, exploités ici par Benmalek, comportent également un travail de « déconstruction » des lieux communs de l'histoire construite par les vainqueurs, les dominants. Les langues servent ainsi de support aux mémoires, aux personnages, aux cultures..., ce qui reflète une logique de dépassement culturel: c'est-à-dire

une tentative de trouver un équilibre et une harmonie entre les différences et les diversités. En ce sens, les langues offrent des espaces de partages, des lieux "habitables", donc d'accueil et d'hospitalité. [...] Ainsi, on habite les langues comme on habite les pays ; voyager, c'est d'abord changer de langue. A travers ce texte, Benmalek quête et ouvre de nouveaux espaces d'écriture où prendre en compte le monde dans son caractère cosmopolite, inventant ainsi de nouveaux réseaux de connexions, d'échange et de dialogue avec d'autres peuples, d'autres expériences, d'autres cultures.

Réinventer le présent revient à revisiter le passé et l'assainir de ses silences et de ses tragédies. Si l'Histoire est écrite et figée par les vainqueurs, la littérature où s'exercent la réflexion et la mémoire, assure un travail qui panse les blessures en apportant une connaissance sensible du passé, et du coup pense les échecs de l'humanité. Exemplairement, la littérature francophone, comme en témoigne l'œuvre de Benmalek, représente également et singulièrement un lieu où s'exerce l'imaginaire de compensation et de dépassement, ce qui continue et perpétue ouvertement, la leçon fanonienne.

Pour ne jamais finir... On ne peut s'empêcher de penser, à la suite de ce parcours, que les situations de crises présentent des occasions de questionnement, de réflexion, et du coup, des chances de dépassements et de refondation. L'œuvre de Fanon, au centre de la pensée anticoloniale, pionnière de la pensée postconiale et postmoderne, exemple d'une littérature francophone ouverte sur le monde, offre un exemple illustratif majeur qui mérite d'être constamment réactivé et continué.

*Chercheur en littérature et enseignant

[L'intégralité e ce texte peut être lue dans le collectif : Frantz Fanon, figure du dépassement, Encrage édition et Université de Cergy-Pontoise, 2011. Disponible en ligne sur le site de l'édition à Encrage université-Université de Cergy-Pontoise].

Fanon, présence actuelle

Par Afifa Bererhi* (El Watan-Week-end, 5 avril 2019)

Dans le sillage de Frantz Fanon, (Casbah Editions), le livre de Christiane Chaulet Achour nous parvient un mois de mars comme pour rappeler la date de la déclaration de «cessez-le-feu» et à un moment crucial de l'Algérie entrée dans la contestation du régime en place par l'occupation de la rue et en des scènes qui rappellent les jours de fête de l'Indépendance.

Dans pareil contexte, symboliquement, ce livre nous suggère un nouveau départ pour la construction de l'Algérie dont les dirigeants, depuis l'indépendance à ce jour, se sont employés, d'une manière ou d'une autre, à vider la Révolution de son sens plein. La libération du pays dans ses limites territoriales était la condition première, de nécessité absolue, pour entrer dans le processus redoutable de libération des modes de penser et d'agir décriés et pourtant combien intériorisés, cela-même qui obstrue les possibilités d'émergence de l'homme nouveau, émancipé de toute tutelle intellectuelle et psychologique, culturelle et politique.

La désaliénation de soi dans la phase postcoloniale, c'est à cela que s'est aussi particulièrement intéressé Frantz Fanon qui n'a pas omis de signifier toutes ses appréhensions et mises en garde contre le danger de réincarnation chez l'ex-colonisé de la «mécanique» coloniale. Force est de constater que le peuple algérien, depuis le 22 février, dit haut et fort l'échec de l'Algérie qui n'est pas parvenue jusqu'au bout de sa révolution alors même que des voix puissantes mais déboutées se sont élevées pour sonner le tocsin. Sans préméditation, mais tenant compte du présent contexte historique, nous comprenons que Christiane Chaulet Achour invite à nous mettre «dans le sillage de Frantz Fanon» pour penser et concevoir la IIe République vers laquelle nous nous acheminons.

Dans le sillage de Frantz Fanon, il y a matière à encore s'inspirer tant sont mis en exergue les fondamentaux de la pensée fanonienne susceptible de toujours recevoir un accueil, tant les schémas instaurant et assurant la suprématie des ex-empires persistent par la reconduction, revisitée, réajustée au regard de normes nouvelles propres au XXIe siècle, des impératifs de domination de l'Occident.

Par souci méthodologique qui ne révèle pas moins la pensée universelle de Fanon, toujours d'actualité, Christiane Chaulet Achour se réfère à des auteurs de différents continents et en se saisissant aussi de différents genres scripturaux propres à son domaine de recherche : biographies, littérature et essais sont convoqués avec pertinence, n'hésitant pas à pointer parfois des insuffisances analytiques, et avec la modestie de celui qui signale ses limites de compétence quand il s'agit par exemple de psychanalyse ou de psychothérapie.

Par recoupement et complémentarité des différents écrits présentés et commentés, c'est au final une parole de vérité sur Fanon qui s'énonce et s'inscrit et qui demande à être toujours prospectée : la conclusion ; «Un chantier à découvrir» en témoigne. Lorsque sont répertoriés «revues et collectifs», «luttes militantes», «films», «créations musicales», on comprend aisément la dimension que recouvre Fanon et son impact dans le présent.

Ce livre de Christiane Chaulet-Achour, nous le comprenons comme une manière à la fois directe et implicite de contribuer aux débats qui animent aujourd'hui la société algérienne. Les revendications exprimées, dans leurs formes et contenus, s'inscrivent dans une filiation fanonienne. A son insu peut-être, la jeunesse algérienne s'inscrit «dans le sillage de Frantz Fanon».

^{*}Universitaire algérienne

Jacques COURSIL Oratorio pour Frantz Fanon

Jacques Coursil (né en 1938 à Paris) est un professeur de linguistique, sémioticien, chercheur en philosophie des mathématiques, compositeur et musicien de jazz. Son instrument de prédilection est la trompette.

Entretien RFO Martinique, août 2008 (extraits)

« Le cri de l'esclave, de l'opprimé, s'étouffe dans sa gorge. S'il crie, on le bat, il est mort – le cri à plein voix est le privilège de l'homme libre. Dans la langue des poète, le cri noué se meut en écrit ».

Ainsi s'ouvre le livret de l'album « Clameurs » (Universal Music Jazz, 2007), dans lequel Jacques Coursil met en musique les écrivains martiniquais Monchoachi, Frantz Fanon, Edouard Glissant, ainsi que du poète arabe du VI^e siècle, l'esclave noir Antar. Coursil est à la trompette et scande les textes de Fanon et de Glissant, Joby Bernabé déclame un poème de Monchoachi et le luthiste Jean Obeid récite en arabe le poème d'Antar. [...]

« Ce projet est à la fois musical et politique. Finalement ce sont les auteurs qui nous choisissent et qui finissent par faire obsession.

[...] Avec Frantz Fanon, j'ai voulu revenir à un Fanon plus jeune, avant la publication des Damnés de la terre, avant que la guerre d'Algérie commence, avant même qu'il ne connaisse l'Algérie. A cette époque, ce n'était pas encore un héros révolutionnaire. Le jeune Fanon qui publie Peau noire masques blancs dit des choses sur le racisme comme essayiste, comme analyste qui a envie de détruire une architecture de fantasmes ».

Si l'album *Clameurs* a fait la part belle à des auteurs martiniquais, Coursil n'en est pas moins un citoyen du monde, grand voyageur curieux et attentif à tous les bouillonnements qui l'entourent.

« Être musicien de jazz c'est inventer un son, inventer un phrasé. Il y a des gens qui pensent qu'être musicien de jazz c'est être musicien puis jouer du jazz. Mais c'est faux. Pour être musicien de jazz il faut être jazz puis jouer de la musique. Ce n'est pas pareil, il ne faut pas prendre les choses à l'envers. Pour travailler mon improvisation, il m'a fallu longtemps pour défaire et reconstruire quelque chose à partir du souffle continu. Cela m'a amené à une musique de recueillement plutôt qu'à une musique de divertissement ».

On ne peut reproduire la virtuosité de la trompette mais on peut donner le choix des énoncés de Fanon retenus par Coursil, dans la conclusion de *Peau noire masques blancs*.

Oratorio pour Frantz Fanon (trompette et voix)

OUI, L'homme est un oui. YES. Man is a yes.

Mais c'est un NON aussi. *But also a NO*.

[Chaque énoncé retenu de Fanon est dit en français et en anglais. Nous ne reprenons ici que les énoncés en français]

Non, au mépris,

Non, au meurtre de ce qu'il y a de plus humain dans l'humain! la liberté.

Des tonnes de chaînes, des orages de coups, des fleuves de crachats ruissellent sur mes épaules.

Je sentis naître en moi des larmes de couteau. Et plus violente retentit ma clameur.

Eiah!
Je suis nègre.

Mais je n'ai pas le droit de me laisser ancrer.

Non!

Je n'ai pas le droit de venir et de crier ma haine.

-pas le droit, de souhaiter la cristallisation d'une culpabilité envers le passé de ma race –

Dois-je m confiner à la répartition raciale de la culpabilité ?

Non, je n'ai pas le droit d'être un Noir. -je n'ai pas le droit d'être ceci ou cela...

Le Nègre n'est pas, pas plus que le Blanc. Je demande qu'on me considère à partir de mon Désir.

Je me reconnais un seul droit : d'exiger de l'autre un comportement Humain.

Le malheur et l'inhumanité du Blanc sont d'avoir tué l'humain quelque part.

Le malheur du nègre est d'avoir été esclave.

Mais je ne suis pas esclave de l'esclavage qui déshumanisa mes pères. Je suis homme et c'est tout le passé du monde que j'ai à reprendre.

-la guerre du Péloponnèse est aussi mienne que la découverte de la boussole. Je ne suis pas seulement responsable de Saint-Domingue-

La densité de l'Histoire ne détermine aucun de mes actes.

Je suis mon propre fondement.

Exister absolument.

Je n'ai ni le droit ni le devoir d'exiger réparation pour mes ancêtres domestiqués.

Pas le droit de me cantonner dans un monde de réparations Rétroactives.

Je ne suis pas prisonnier de l'Histoire :

il y a ma vie prise au lasso de l'existence, il y a ma liberté.

Il n'y a pas de mission Nègre Pas de fardeau Blanc.

Pas de monde blanc, Pas d'éthique blanche, Pas d'intelligence blanche. Il y a de part et d'autre du monde des humains qui cherchent.

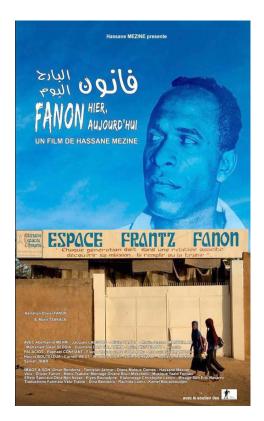
Ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge! O my body make of me always a man who questions!

Dans Les Damnés de la terre, Fanon écrit, à propos du jazz :

« Dès lors que le nègre s'appréhende et appréhende le monde différemment, fait naître l'espoir et impose un recul à l'univers raciste, il est clair que sa trompette tend à se débucher et sa voix à se désenrouer [...] Et il n'est pas utopique de supposer que dans une cinquantaine d'années la catégorie jazzcri hoqueté d'un pauvre nègre maudit sera défendue par les seuls Blancs, fidèles à l'image stoppée d'un type de rapports, d'une forme de la négritude ».

Fanon Hier, Aujourd'hui un film de Hassane MEZINE (2018)

El Watan, 7 septembre 2018 – article de K. Medjdoub sur les « Journées cinématographiques de Béjaïa : Parole aux «héritiers» de Fanon »



La 16^e édition des journées cinématographiques de Béjaïa, clôturée dans la soirée de jeudi dernier, a varié les registres, les formats, les approches et les genres, donnant à voir pendant une semaine des courts et longs métrages et des documentaires qui ont montré des fictions, des portraits et des rétrospectives qui n'ont pas manqué de dimensions politiques et historiques. [...] Au chapitre des portraits-hommages, la soirée de la clôture a fait place à Fanon, hier et aujourd'hui, un documentaire de Hassane Mezine. Le film a permis à plusieurs personnes d'évoquer Frantz Fanon l'écrivain, le médecin et le militant. L'auteur du célèbre essai Peau noire, masques blancs (1952) n'a pas été qu'une des voix de la négritude, mais a trempé dans le combat pour l'indépendance de l'Algérie. « Il aimait l'Algérie plus que l'on peut imaginer » témoigne Seddiki, l'un de ceux qui l'ont connu dans sa militance.

Le documentaire renferme de nombreux témoignages de personnes qui l'ont côtoyé dans les locaux de l'hôpital de Blida ou en dehors, avec la même conviction pour une cause qu'il a épousée pleinement et fidèlement. Marie-Jeanne Manuellan, qui a été une des assistantes à l'hôpital, se souvient de l'homme engagé, dont aucune frontière ne s'érigeait entre sa vie privée et sa vie professionnelle et celle de Fanon le révolutionnaire.

[...] La pensée de Fanon inspire aujourd'hui encore «les Damnés de la terre», nombreux à subir les oppressions de l'impérialisme et des nouvelles formes de l'apartheid.

Le documentaire de Hassane Mezine suggère que les aspirations d'aujourd'hui, celles des «héritiers de Fanon», consistent à continuer encore et toujours à œuvrer à «décomplexer les rapports humains» et de voir le monde entier lire Frantz Fanon : activistes, intellectuels.....

Pour que l'on sache que, hier ou aujourd'hui, Fanon reste «un guerrier de l'Amour et un intellectuel».

« J'ai voulu faire un film qui montre Fanon dans toute son humanité, dans toute sa complexité. Frantz Fanon est souvent iconifié, mais on ne sait pas grand-chose de lui. Ainsi, le parti pris du documentaire est de donner la parole à des personnes qui ont fréquenté Frantz Fanon de son vivant. Il est important à mon sens de faire découvrir les multiples facettes de l'homme, du psychiatre au militant. Ces personnes interviewées l'ont connu dans les différentes phases de sa vie. De l'Algérie à la Tunisie, en passant par le Niger, le Mali ou encore l'Italie. Les interventions d'Olivier Fanon, le fils de Frantz et Josie Fanon, contribuent à affiner le portrait en l'enrichissant de dimensions affectives et personnelles. Mais les analyses de l'auteur des Damnés de la Terre et de Peau noire, masques blancs ontelles conservé leur pertinence? En quoi influencent-elles aujourd'hui encore des militants à travers le monde? Ce film permet de belles rencontres avec celles et ceux qui ont choisi de lutter aujourd'hui pour leurs convictions pour un monde meilleur et une société plus juste. Des femmes et des hommes, auteurs ou journalistes; universitaires et activistes témoignent de leur action et de ce qu'elle doit à Frantz Fanon. Venus d'horizon différents et ayant des parcours très divers, ces intellectuels et ces militants disent ce que les luttes contre le racisme et l'injustice doivent aux fulgurances fanoniennes».

Sélectionné dans de nombreux festivals, de Bejaïa à la Guadeloupe, en passant par Londres et Madrid, Fanon, hier, aujourd'hui rappelle surtout que Fanon sera toujours à lire et à relire, hier, aujourd'hui et demain. Entretien dans Le Point (12 septembre 2018): « Je trouve très intéressant la dimension multiple de Fanon: il est psychiatre, militant anticolonialiste, théoricien de la décolonisation, mais également très engagé dans les luttes décoloniales. Il a connu de l'intérieur la condition de colonisé, ce qui n'est pas le cas, même si évidemment ce n'est pas de leur faute, de tous les militants anticolonialistes. Fanon occupe une position très particulière, il ausculte cliniquement le colonialisme, mais en même temps il propose des alternatives. Il ressent vivement l'oppression, mais il n'est jamais dans la haine, la rancœur ou l'esprit revanchard.[...] Sa vision est humaniste, inclusive: Fanon parle d'amour. Il propose sur cette base de recommencer sur des bases renouvelées et assainies une humanité nouvelle ».

A la question de la journaliste : « Mais n'a-t-on pas fait à Fanon un procès en violence en raison de la fameuse préface de Sartre aux Damnés de la terre, « car, en le premier temps de la révolte, il faut tuer : abattre un Européen, c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre ; le survivant, pour la première fois, sent un sol national sous la plante de ses pieds » ? H. Mezine répond avec justesse :

« C'est un faux procès largement imputable au seul Sartre. Il a transformé la violence libératrice des peuples colonisés en une sorte d'apologie indistincte d'une improbable violence cathartique sans contours stricts. Fanon ne légitimise en aucun cas la violence aveugle. Le recours à la violence révolutionnaire s'impose aux peuples colonisés, elle apparaît comme une nécessité, car toutes les autres voies sont fermées. Sartre s'exprime dans cette fameuse préface de façon un peu désincarnée, se situe dans la surenchère apolitique. Or, contrairement à lui, Fanon n'écrivait pas seulement à titre personnel, loin de là. Le psychiatre comme le militant était aussi engagé dans la lutte, de façon concrète avec des responsabilités au sein du GPRA (gouvernement provisoire de la République algérienne) ».

Sur le même sujet, on peut rappeler l'analyse de Daniel Maximin, en 2005 lors de l'exposition Sartre à la BNF de Paris, affirmant la volonté de Sartre de s'engager auprès des

opprimés et sa difficulté à être avec eux. Il a toujours été « attentif à jouer la sentinelle face aux embuscades tendues entre le Même et l'Autre sur les chemins de la liberté [...] Confondant la peau blanche et les mains sales avec les oripeaux honnis du colonialisme, il repousse du même coup l'autre dans la pureté de son altérité, sans voir que son respect de l'autre le conduit à *tenir l'autre en respect*, à s'empêcher de recomposer le tissage des destins.[...] Jean-Paul Sartre aura ainsi rêvé de savoir se mettre véritablement à nu sous l'éclairage de l'autre, alors qu'il n'a pu que se déshabiller tout seul et asperger de son essence ses oripeaux, aveuglé par leur fumée noire, à défaut de se réchauffer au soleil partagé ».

Des films consacrés à Fanon

- ▶ 1995 Isaac JULIEN, *Frantz Fanon, Black Skin, White Masks*, diffusé pour la 1^{ère} fois sur la BBC en 1995. Scénario publié en français dans Frantz Fanon, scénario du film d'Isaac Julien, Film K, Paris, 1998.
- ▶2001, Cheikh DJEMAÏ, *Frantz Fanon, une vie, un combat, une œuvre*, France Télévisions, Cinquillo Films
- ▶2002, Abdenour ZAHZAH et Bachir RIDOUH, *Frantz Fanon, Mémoire d'asile*, Algérie-France, Documentaire/VOSTFR
- ▶2011, Jérôme-Cécil AUFFRET, *Frantz Fanon, un héritage sans frontières*, une coproduction Beau Comme une image, Beau Comme les Antilles et France Télévisions.
- ▶ 2018 Hassane MEZINE, *Fanon hier, aujourd'hui* (cf. notre dossier).

Fanon, dans les créations musicales

- ▶ Jacques Coursil, *Clameurs*, Universal Music Jazz, 2007. Cf. notre dossier.
- ► Le 8 juin 2017, Capitaine Alexandre et Gaël Faye enregistre un hommage à Fanon, « Résistants d'outre-mer R.O.M. » Texte de Marc Alexandre Oho Bambe dit par leurs deux voix. https://capitainealexandre.com/2017/06/08/r.o.mresistants-doutre-mer/
- ▶ Dès 2016, Maher Beauroy (piano) et Reda Benabdallah (oud) enregistre un duo musical en hommage à F. Fanon. Un reportage France Ô, « ils font swinger *Les Damnés de la terre* ». Le 24 mars 2018, *Le Soir d'Algérie* signale leur «Tournée mondiale. *Insula* sur les chemins de Frantz Fanon », sous la plume de Kader Bakou.
- « Tout a commencé en 2006 quand Maher Beauroy et Redha Benabdallah se sont rencontrés pour la première fois à la Sorbonne en France. Très vite est venue l'idée de jouer un jour ensemble et de mêler leurs musiques respectives : le jazz caribéen et les musiques araboandalouse et algérienne. Aussi le piano de Maher, qui s'est fait connaître dès l'âge de 6 ans à la Martinique, et l'oûd de Redha, passé par l'apprentissage de la guitare classique et de la kwitra, la guitare algérienne, vont être associés dans le projet Insula qui rend hommage à un penseur qui leur est cher : le Martiniquais de naissance et Algérien de cœur, Frantz Fanon. Le projet Insula a été dévoilé en 2015 lors d'un festival de jazz en Martinique, avec l'objectif de transcrire en musique les pensées de Frantz Fanon. "Insula est un projet transversal qui touche à la fois la musique et la littérature. C'est une œuvre écrite par un trio (piano, oûd et percussions). Dans ce projet, Rédha Benabdallah, oûdiste franco-algérien et co-leader, et moimême rendons hommage au penseur et essaviste Frantz Fanon en tentant de mettre en musique sa pensée", a explique le pianiste martiniquais, avant le concert de Rio. Sur le plan musical, le projet Insula veut mettre à "égalité les cultures algérienne et martiniquaise. C'est ce que Frantz Fanon voulait, l'égalité entre les hommes, entre les peuples, entre les cultures, être et ne pas sembler être, assumer ce que nous sommes sans subir le diktat d'une pensée occidentale dominante qui tente d'imposer ses règles au Monde", explique encore Beauroy ».

ABÉCÉDAIRE SÉLECTIF 19 contributeurs - revues et ouvrages collectifs

AMERY Jean – Témoignage faisant écho à celui de Claude Lanzmann dans le même numéro Les Temps Modernes, N° 635-636 [Nov-déc.2005/Janv.2006] Dossier « Pour Frantz Fanon ». « L'homme enfanté par l'esprit de la violence ». Il s'agit du pseudonyme d'Hans Mayer né à Vienne en 1912 et qui s'est donné la mort en 1978. Ce texte inédit en français est extrait de son livre en allemand de 1971. Jean Améry y raconte sa « rencontre » livresque avec Fanon par la lecture d'un chapitre de PNMB dans Esprit (1951). Se remémorant les effets de cette lecture et de ses prolongements, il accompagne le texte de Fanon de réflexions sur la violence, en particulier « la violence rédemptrice » affirmée mais peu développée et la notion de « vengeance », refusée par Fanon dans le processus de violence-réponse du colonisé. Il montre aussi la différence entre PNMB, « anthropologie raciale d'origine existentialiste et à portée polémique » et Les DT, « philosophie sociale radicale d'inspiration principalement néo-marxiste » : « Toute trace de panique a disparu. La plainte est ici transformée en action textuelle, certes également émotionnelle, mais en outre tout à fait rationnelle, plan d'attaque contre le maître colonial et non plus le 'Blanc' ».

ARNOLD Albert-James — Dans *Les Temps Modernes*, N° 635-636 [Nov-déc.2005/Janv.2006] Dossier « Pour Frantz Fanon ». Il répertorie « Les lectures de Fanon au prisme américain : des révolutionnaires aux révisionnistes », en montrant comment les déviations notées proviennent de traductions très insuffisantes (il en profite pour signaler la traduction nouvelle, en 2004, des DT par Richard Philcox et sa « lumineuse » postface) et du contexte américain des lectures faites. Deux moments-phares, 1960 et 1990, dont il étudie plus systématiquement le premier. A chaque fois, constat est fait d'une « appropriation essentialiste de la part de ceux qui se sont attaché à une vision exclusive et anhistorique (quelle soit basée sur l'ethnie ou le genre) ». Dans les deux cas, Fanon a été « adapté » et faussé dans une situation qui n'était pas celle du contexte de son écriture (la Martinique des années 30, l'Algérie en guerre). Le premier moment a été caractérisé par une lecture dominante des DT et le second, encore actuel, par celle de PNMB.

Le premier moment de 1960 réfère au « mouvement » radical caractérisé par la réaction à la guerre du Viêt-nam et la lutte anti-raciale. L'article fourmille d'informations sur cette période avec les Black Panthers et Eldridge Cleaver, Huey Newton, Stokely Carmichael, Angela Davis. Avec le second moment, celui de l'émergence des études post-coloniales, on assiste à une autre transformation : « Dans l'ensemble, à l'oppression réelle des pays impériaux, les théoriciens du fait postcolonial ont substitué l'analyse sémiotique du discours dominant, à la torture et à la liquidation bien réelles, une domination symbolique dont les intermédiaires privilégiés sont Derrida et Lacan ». Arnold s'attarde sur l'exemple de déviation du texte fanonien en reprenant sa démonstration de 2003 sur la supercherie éditoriale que fut *Je suis Martiniquaise* qui repose sur l'inexistence d'une écrivaine du nom de Mayotte Capécia. Il remet les pendules à l'heure sur l'attaque anti-fanonienne de cette tendance post-coloniale et féministe des critiques euro-américaines de Fanon.

BANARÉ Eddy – « Littérature et identité postcoloniales kanak : lire, écrire et agir avec Fanon (1969-1973) », *Penser les humains ensemble, EspacesTemps.net*, février 2014, [//www.espacestemps.net/en/articles/littérature-et-identite-postcoloniales-kanak-lire-ecrire-et-agir-avec-fanon-1969-1973-2/]. Etude consacrée à Nidoish Naisseline, fondateur de *Réveil Kanak*, en 1973 et du mouvement des Foulards rouges qui a transposé des idées de Fanon pour la Nouvelle Calédonie après son retour au pays et ses études supérieures à Paris.

Retour au pays, dans les années 1960, de la première génération d'étudiants kanak.

Jean-Marie Tjibaou apportait, en 1981, une réponse qui suggère la nature et l'urgence des quêtes identitaires : le « peuple kanak » est, disait-il, « une notion née de la lutte de la colonisation, de l'adversité. C'est une réaction collective, une réalité qui s'organise ». Le champ littéraire kanak s'est formé dans l'action politique et par la prise de parole et les écrits de personnalités comme Nidoish Naisseline qui a comme source sa lecture personnelle, adaptée à la Nouvelle-Calédonie, des trois essais de Fanon, singulièrement *Peau noire masques blancs* et *Les Damnés de la terre*. Ces articles participent activement au processus de redéfinition identitaire mentionné plus haut et permettent de voir comment cette lecture a pu contribuer à la fois à l'affirmation politique des Kanak et à leur appropriation de l'expression littéraire.

BAYART Jean-François – Il dit la nécessité de relire Fanon tout en se livrant à une analyse critique sans complaisance sur les limites de la pensée de Fanon, qui selon lui « réduit la situation coloniale à un antagonisme binaire ». Et « se prend à rêver d'un Fanon qui aurait lu les textes alors disponibles de Gilles Deleuze ou de Michel Foucault... ». Dans Politique Africaine, n° 143, octobre 2016 (Karthala).

BENEDUCE Roberto – Coordinateur du n° de *Politique Africaine*, n° 143, octobre 2016 (Karthala) sous le titre général, « Mobiliser Fanon », il en assure le premier article d'ouverture à la fois propositions et présentation de l'ensemble. « L'Archive Fanon. Clés de lecture pour le présent ». Cette « archive » est à la fois « excédentaire et insoumise ». Il faut pour l'explorer, se libérer des schémas convenus qui cloisonnent les différentes facettes de ses apports tous, pourtant, en interaction. Il faut revenir aux « différents profils entrelacés d'une même existence ».

- « Même lorsque ses analyses se révèlent inachevées ou impropres à interpréter les problèmes de notre temps, elles ouvrent de précieuses pistes de réflexion pour qui sait y reconnaître les clés d'une épistémologie subversive et d'une critique implacable des stéréotypes ».
- « Fanon est un merveilleux compagnon de voyage lorsqu'il s'agit de questionner les ombres de notre temps et la condition des humiliés de tos les pays du monde, lorsqu'on s'oblige à penser la décolonisation de nos savoirs et de nos pratiques ».
- « La pensée de Fanon est une pensée qui "empêche de dormir", sans cesse mobilisée dans des débats théoriques virulents ou comme étendard de revendications sociales et politiques. Les catégories qu'il a adoptées, façonnées dans la chair à vif de conflits atroces, n'ont rien perdu de leur acuité pour penser aujourd'hui les contradictions de la situation postcoloniale et la décolonisation de la connaissance, dans un monde où les rapports de domination produisent de nouvelles formes de souffrance et d'assujettissement. Ce dossier reprend quelques aspects d'une pensée inépuisable et indocile, en proposant un retour sur ses thèses les plus controversées : les pathologies de la reconnaissance, les conflits des sociétés africaines, la place de la culture dans la cure de la folie, le rapport entre le politique et l'islam dans la construction des États postcoloniaux, l'incorporation du racisme en situation postcoloniale ». Cet article ouvre des perspectives passionnantes.

Intervention aussi en 2011 à Fort-de-France : « Frantz Fanon, un savoir insoumis. Du labyrinthe de la colonie à la souffrance postcoloniale » dans *Frantz Fanon, un héritage à partager*, Cercle F. Fanon Martinique - 2011, L'Harmattan, 2013.

BENSMAIA Reda – « Frantz Fanon et le phénomène de la Harga : une critique-fiction », dans *L'Afrique aujourd'hui et Fanon* (coord. O. Lardjane), Alger, CNRPAH, 2013-2015.

Une tentative très intéressante d'interpeller la pensée de Fanon sur le phénomène des Harragas.

CHAULET ACHOUR Christiane — « Edward Saïd, lecteur de Fanon, relais et prolongement », dans *Sud/Nord, folies et cultures*, revue internationale, n°22, 2008, éd. érès, « Frantz Fanon », (dir.de Michel Minard et Edmond Perrier).

- « Corps et écriture/esclavage et violence. F. Fanon, Evelyne Trouillot, Gisèle Pineau et Audrey Pulvar » dans Frantz Fanon, figure de dépassement. Regards croisés sur l'esclavage, Amiens, Encrage éditions, 2011.
- « L'antériorité africaine de Fanon et son engagement pour l'Afrique » dans *L'Afrique aujourd'hui et Fanon* (coord. O. Lardjane), Alger, CNRPAH, 2013-2015.
- Cf., dans notre dossier, le CR d'Afifa Bererhi sur le récent ouvrage de CCAchour, *Dans le sillage de Frantz Fanon*, Alger, Casbah éditions, 2019.

CHERKI Alice – intervention dans *Frantz Fanon, figure de dépassement. Regards croisés sur l'esclavage*, Amiens, Encrage éditions, 2011, (C. Chaulet Achour, coord.). (voir ci-dessus dans notre dossier ses contributions).

FREMIN Marie – prolongement du questionnement de l'apport fanonien, du côté cette fois de son actualité, le mettant en résonnance avec la loi Taubira, dans *Frantz Fanon, figure de dépassement. Regards croisés sur l'esclavage*, Amiens, Encrage éditions, 2011, (C. Chaulet Achour, coord.).

GIBSON Nigel C. – Dans Politique Africaine, n° 143, octobre 2016 (Karthala). Il revient sur les mouvements étudiants sud-africains de 2015. Parfois une lecture rapide de Fanon mais aussi élaboration d'une pensée critique : « De nombreux manifestants ont brandi Frantz Fanon et Steve Biko, presque comme des icônes. [...] Pour certains membres du mouvement étudiant, Fanon a rapidement servi de justification [...] d'une action violente et de la destruction de biens matériels comme une fin en soi et une mesure de la décolonisation. Ces références décontextualisées, réductrices et superficielles à Fanon se reflètent dans les réponses publiées dans la presse. »

-« Finding Fanon.looking for second liberation », dans *L'Afrique aujourd'hui et Fanon* (coord. O. Lardjane), Alger, CNRPAH, 2013-2015.

HADDOUR Azzedine – « Fanon dans la théorie postcoloniale » dans *Les Temps Modernes*, N° 635-636 [Nov-déc.2005/Janv.2006]. Article d'une grande précision démonstrative : dans « la trinité d'intellectuels anglophones nés sujets britanniques », Homi Bhabha, Gayatri Chakravorty Spivak et Edward Saïd, Haddour choisit Bhabha qui lui-même s'appuie essentiellement sur *PNMB*. Il donne des aperçus éclairants sur Lacan et Derrida et montre que Bhabha supprime la dimension historique du texte en ne donnant pas de réelle place et signification au contexte historique de l'œuvre et à la critique fanonienne du colonialisme. Partageant le point de vue dont il rend compte de Benita Perry, Haddour affirme que le travail de Fanon a été une première étape capitale dans la déconstruction du discours du colonialisme. A sa suite, il dénonce la lecture de Bhabha qui déplace « la charge politique des textes depuis des inscriptions poussant les colonisés à l'insurrection [...] vers une méditation sur l'ambivalence de l'indentification ». Par là même, Bhabha stérilise le discours fanonien d'émancipation.

KHALFA Jean – Coordonateur du dossier Fanon des *Temps Modernes*, N° 635-636 [Nov-déc.2005/Janv.2006]. Bref rappel bio-bibliographique et axes dominants des lectures qui ont

été consacrés à Fanon : « Ces fluctuations et ces appropriations universitaires masquent une œuvre dont la clé est l'articulation du politique et de l'individuel ». Il faut traiter « l'articulation de l'historique et du subjectif». J. K. donne aussi un article, « Fanon, Corps perdu », qui s'appuie sur Peau noire masques blancs et sur la préface de 1952 et la postface de la réédition de 1965 de Jeanson à cet ouvrage. J.K. part de l'omission d'une expression de PNMB dans l'épitaphe gravée sur la plaque commémorative au cimetière de Fort-de-France des derniers mots de PNMB : « Mon ultime prière, Ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge ». La suppression de « ô mon corps » change fondamentalement la « supplique » car cette expression, comme d'autres dans l'essai, signale la « limite du discursif » et les « illusions d'un universalisme humaniste » Fanon cherche à dire une éthique nouvelle par sa « longue réflexion sur le corps, la conscience et l'histoire ». Pour appuyer sa démonstration, J.K. reprend les lectures du jeune Fanon : Merleau-Ponty, Sartre et le concept de « schéma corporel » avancé par Jean Lhermitte en 1939, réutilisé dans toute son œuvre. « La thèse de Fanon et que le système du racisme conduit à la perte réelle de ce corps interrogatif dévoilé par la phénoménologie, car il le transforme instantanément en chose ». Regard raciste et intériorisation de ce regard par le nègre conduisent à la réification du sujet : «Le corps vivant [...] est remplacé par une peau noire ». Du nègre au colonisé, de l'apprentissage par l'action à la réappropriation de son « corps » par femmes et hommes dominés/colonisés, les observations du psychiatre fourmille d'exemples comme celui du voile dans « l'Algérie se dévoile » dans L'An V.... Le colonialisme en annulant, par son racisme inhérent, « le corps d'un être perçu comme pensant [...] (en) lui assignant une intentionnalité », explique l'engagement existentiel de Fanon : « Dans cette situation, la liberté devait se manifester par des actes pour être simplement perçue dans son opacité. Il n'est pas étonnant alors qu'il ait épousé avec tant d'enthousiasme la lutte qui s'offrait pour la construction d'une autre nation et qu'il se soit doté d'une nouvelle ascendance. C'était paradoxalement, pour lui, le premier pas à faire pour s'affranchir de toute identité ».

LANZMANN Claude — Sous le titre, « El Menzah 1960, une voix prophétique et testamentaire », témoigne de l'importance qu'eut, pour lui, la rencontre de Fanon à cette date et de l'amitié intellectuelle qui s'ensuivit jusqu'à sa mort. A partir d'anecdotes, commentées plus d'un siècle et demi plus tard avec l'inévitable déception des intellectuels de gauche français par rapport à l'orientation prise par les pouvoirs indépendants et les clivages accentués par le conflit israélo-palestinien, il réaffirme sa conviction qu'on puisse « assumer le nom 'juif' et honorer Fanon ». Dans Les Temps Modernes, N° 635-636 [Nov-déc.2005/Janv.2006] Dossier « Pour Frantz Fanon ».

MBEMBE Achille - « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? » in *Esprit*, 330, 2006.

- « La colonie : son petit secret et sa part maudite », in *Politique africaine*, 102, 2006. Article repris sous le titre « De la scène coloniale chez Frantz Fanon », dans *Rue Descartes*, n°58, 2007, « Réflexions sur la postcolonie ».
- « Préface » à l'édition des Œuvres complètes de Fanon, Paris, La Découverte, 2011.
- Fanon dans le monde anglophone, notamment en Afrique du Sud. Entretien dans *Politique Africaine*, n° 143, octobre 2016 (Karthala): « *Pour Fanon, la décolonisation est un vaste projet de destruction radicale d'un ordre du monde corrompu par le racisme, une sorte de recommencement absolu porté par un sujet neuf, la sortie de la tutelle de l'Occident et l'inauguration sans condition d'un temps véritablement planétaire* ».

Voir tous ses essais avec une forte présence de Fanon particulièrement le plus récent, *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016.

RUSCIO Alain - Encyclopédie de la colonisation française. Un travail véritablement titanesque, mis en chantier par cet historien.

« L'ambition globale de l'Encyclopédie est d'offrir au public cultivé, aux historiens, aux lecteurs originaires tant de France que des anciennes colonies, un outil global, multipliant les passerelles entre les périodes, entre les régions, entre les acteurs de l'Histoire ».

« Je travaille depuis plus de quinze ans avec les Éditions Les Indes Savantes. Je suis très fier de cette coopération avec un éditeur réputé « petit », mais qui a un catalogue d'une exceptionnelle densité et de grande qualité. Il faut dire qu'il m'a suivi et me suit dans la « folie » d'un tel projet, qui va durer encore plusieurs années. Je ne le remercierai jamais assez. Mais, à la réflexion, cette « folie » est relative, car l'Encyclopédie, depuis la parution du volume I (le volume II est sous presse), rencontre déjà un grand succès ».

Le Tome III (D-F) comprend 521 p. Il est sorti en avril 2019.On peut y lire deux longs articles sur Fanon : le premier une présentation analytique des *Damnés de la terre* (p.18 à 23) par Christiane Chaulet Achour ; le second « Fanon & fanonisme » par Alice Cherki (p. 377 à 381) qui conclue : « Toute l'œuvre de Fanon est un appel à la vigilance. Elle continue de déranger et de faire sens pour une décolonisation réelle ».

SEFRIOUI Kenza – « Encore un qui a tout dit ! » Le groupe de *Souffles*, lecteurs des *Damnés de la terre* de Frantz Fanon » dans *Politique Africaine*, n° 143, octobre 2016 (Karthala). La grande familiarité des intellectuels de *Souffles* avec l'œuvre de Fanon est montrée avec clarté.

SHARIATI Sara – « Fanon, Shariati et la question de la religion : cinquante ans après » dans *Politique Africaine*, n° 143, octobre 2016 (Karthala). Etude des relations et de la correspondance des deux hommes dans les années 1960 ; avec la question souvent posée : « Fanon a-t-il négligé la question de la religion ?

TERRANTI Idriss – « Fanon vu de Blida », dans *Sud/Nord, folies et cultures*, revue internationale, n°22, 2008, éd. érès, « Frantz Fanon », (dir.de Michel Minard et Edmond Perrier).

- -« La pensée de Frantz Fanon dans le monde arabe », dans *Frantz Fanon*, un héritage à partager, Cercle F. Fanon Martinique 2011, L'Harmattan, 2013.
- « Un espoir contrarié, un destin à réaliser. Que reste-t-il de Fanon en Algérie ? » dans *Politique Africaine*, n° 143, octobre 2016 (Karthala). Deux mouvements dans cet article : la remontée de l'histoire de la décolonisation algérienne et la place de Fanon dans la psychiatrie aujourd'hui.

TOSQUELLES François – « Frantz Fanon à Saint-Alban » et « Frantz Fanon et la psychothérapie institutionnelle » dans *Sud/Nord*, *folies et cultures*, revue internationale, n°22, 2008, éd. érès, « Frantz Fanon », (dir.de Michel Minard et Edmond Perrier).

YOUNG Robert JC – « Fanon et le recours à la lutte armée en Afrique » *Les Temps Modernes*, N° 635-636 [Nov-déc.2005/Janv.2006] Dossier « Pour Frantz Fanon». Il s'étonne qu'on ait peu étudié l'action et l'influence de Fanon sur le mouvement de décolonisation en Afrique et met en place les pièces de ce dossier : rencontres et conférences auxquelles prit part Fanon de décembre 1958 à avril 1960 à Accra et écriture des *Damés de la terre*. Nécessairement le point est fait sur le 'recours' à la violence qui n'en est pas un puisque Fanon « avance que les Algériens ont été pris dans un piège dont la violence était la seule issue [...] La violence est, dans ce cas, explicitement articulée à la réaction contre le racisme et l'oppression exercés par le *colon*, au soutien que lui témoigne la métropole et non pas au

colonialisme en général ». Young plaide pour une remise en situation précise des textes de Fanon « dans le contexte de la pensée politique africaine, maghrébine ou tricontinentale et la théorie anticoloniale », car ils sont le fruit d'une expérience, d'une observation aigüe et de rencontres avec les grands acteurs de la décolonisation dont K. Nkrumah ou Patrice Lumumba; ils font écho aux problèmes soulevés par Nerhu, Mao Tsé-Toug, Chou En-Lai et d'autres. Cet article s'appuie surtout sur Les DT et les textes réunis dans Pour la révolution africaine.

Deux poèmes algériens

Kateb Yacine réunit trois écrivains algériens morts juste avant l'indépendance, dans un poème publié dans *Jeune Afrique* en novembre 1962 :

« Mourir ainsi c'est vivre

Fanon, Amrouche et Feraoun Trois voix brisées qui nous surprennent Plus proches que jamais

Fanon, Amrouche, Feraoun
Trois sources vives qui n'ont pas vu
La lumière du jour
Et qui faisaient entendre
Le murmure angoissé
Des luttes souterraines

Fanon, Amrouche, Feraoun Eux qui avaient appris A lire dans les ténèbres Et qui les yeux fermés N'ont pas cessé d'écrire Portant à bout de bras Leurs œuvres et leurs racines

Mourir ainsi c'est vivre

Guerre et cancer du sang
Lente ou violente chacun sa mort
Et c'est toujours la même
Pour ceux qui ont appris
A lire dans les ténèbres,
Et qui les yeux fermés
N'ont pas cessé d'écrire

Mourir ainsi c'est vivre »

Amin Khan Fanon, Homme Libre

Oui

un intellectuel médecin penseur écrivain psychiatre militant combattant fier courageux ombrageux tout ce que tu veux mais Fanon c'était avant tout un poète

ce n'est pas moi qui le dis pas moi mais Pierre Pierre Chaulet le 11 mars 2011 Alger midi au soleil national du deuil à l'ombre tranquille de l'espérance dans l'espace entre les grains de lumière qui dansent entre les corps mystérieux des orangers décatis et l'ombre des grilles fébriles du jardin

un demi-siècle après ta mort

d'énormes pelletées de temps nocif jetées sur ton cœur encore brûlant malgré tout

ton cœur

braise jetée au loin par les vents violents de ces îles-là Caraïbes défoliées iles fractionnées concassées humiliées poussière

vers l'amont des tourments de la mémoire lointaine

mais rien n'y peut rien

ce temps est plein de trous

vieux carbone et vieil oxygène s'affrontent tels des lutteurs éloignés par les bras du bronze immense

depuis trop longtemps

loin de la terre natale

oubliés de leurs adorateurs

sans but désormais

sauf peut-être

pour certains

les quelques sous et les centimes que jettent au sol sali de leur sang quelques anciens

les devenus spectateurs dans leurs oripeaux leurs uniformes leurs guenilles mentales en costumes cravates rayés élimés au coude de la dignité

mais toutefois dignes certains

émaciés démodés juvéniles

et saisis parfois encore figure-toi de transes passagères qui meurent aussitôt au bord du cercle du soleil rituel des sacrifiés du premier rang

toi c'est ton privilège

de les avoir quittés à l'âge béni de 36 ans d'avoir quitté ce monde tel le héros d'un vieux film en noir et blanc un film de guerre ou d'aventures un film du $20^{\text{ème}}$ siècle

quitté la vaste terre de Dieu avec des visions de ce qui n'est jamais advenu qui n'adviendra jamais mais qui est pourtant

visions de ceux qui à l'époque déjà cheminaient sur le fil du rasoir

files de maigres sentinelles toujours mobiles sentinelles du camp nocturne inquiet sans répit assailli sans relâche assailli ces hommes qui traversaient avec leurs pataugas oiseuses leurs peurs et leurs croyances les frontières et les auréoles du sang de leurs frères

peu importe

ces hommes faits ombres ces hommes faits échos alluvions amers stock de tristesse fonds de commerce

héros sur mauvaise bande magnétique d'un de ces pays frères qui n'existent plus

aujourd'hui
au goût de cendres
on ne se souvient plus que de quelques uns
parmi les héros
on se souvient de quelques saints quelques martyrs
dans le grand registre de la vérité

les anonymes on n'en parle pas

depuis toujours tu le sais

depuis bien avant les Guerres Puniques depuis bien avant les labours sanglants en tous sens de l'aliénation du monde

depuis bien avant les grands carnages subtils qui ne laissent aucune trace du crime pour la raison qu'il n'y a plus que le crime et que le crime embrasse la raison

alors que faire?

que faire?

seul dans son cœur seul dans sa chambre face au mur blanchi à la chaux de l'heure carcérale

connaître et connaître à nouveau ce qui brûle en soi même s'il faut pour cela dénuder son cœur y enfoncer les doigts de la nausée et de l'amertume

reconnaître que là frère presque perdu frère bientôt perdu tu as raison contre tous avec ton sang infecté avec tes muscles nus avec ces fibres de conscience avec cette colère avec cette vigilance

que faire ?

que faire?

te mettre debout

droit debout debout dans la patrie des vents debout dans la respiration des îles debout dans le tremblement de la terre

ouvrir ta chemise blanche de boucanier et qu'y viennent la lumière amère et la grande haleine de la révolution

lécher ta sueur

la sueur de l'homme fiévreux la sueur de l'homme mourant chaque jour depuis le jour de sa naissance

la sueur de l'homme qui se débat dans les rets de son intelligence

la sueur de l'homme debout s'entend

que faire?

dis que faire?

traverser en soute peut-être mais d'un pas allègre les océans qui s'interposent entre les îles naufrage et les îles destin

ne pas laisser d'espace entre soi entre sa peau et la conscience du monde entre les mots et les gestes entre le carbone et l'oxygène

ne pas laisser d'espoir à l'ennemi qu'il aura un jour la légitimité du pardon

brûler brûler brûler jusqu'à la fin

en homme seul en homme en devenir en homme libre

homme loin de l'origine et loin de la destination

Homme Libre

Fanon

Paris, Juin 2011